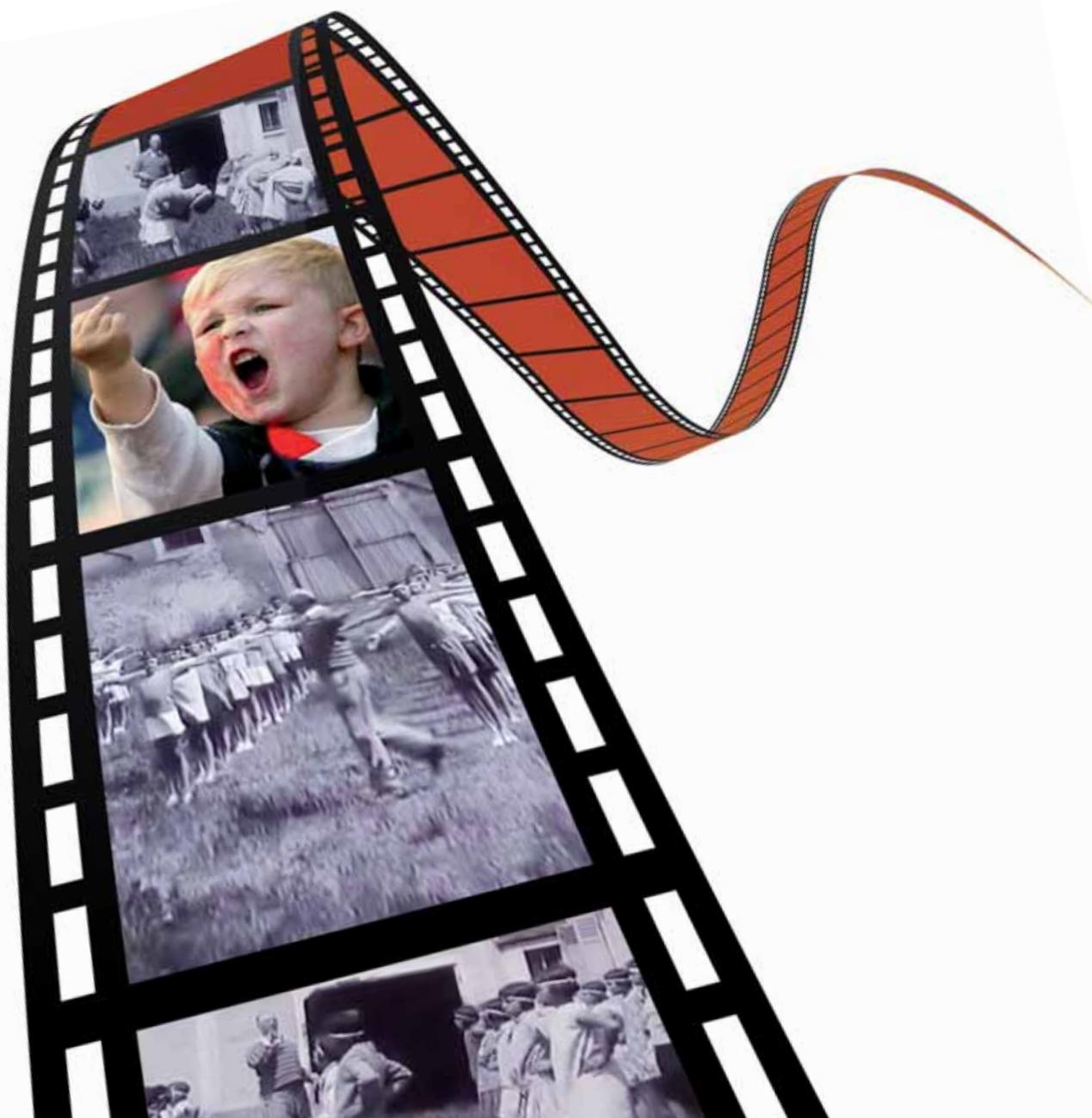


Les Cahiers du Fil Rouge

N°14

Sport et société :
pour une critique du sport



Une édition



Collectif Formation Société – CFS asbl
Rue de la Victoire 26 – 1060 Bruxelles
Tél. 02 543 03 00 – cfs@cfsasbl.be
www.cfsasbl.be

Réalisée en partenariat avec



Sport et démocratie

Le sport est partout, on le pratique, on le regarde, on le commente à longueur de journée dans les cafés et les réunions de famille. Pourtant on s'inquiète peu des enjeux de la pratique sportive. Pour les uns, qui dénigrent la pratique sportive, c'est un sujet inintéressant. Pour les autres, qui, au contraire, pratiquent le sport au quotidien, la pratique sportive n'a pas besoin d'être pensée. Or, si l'on tient compte du nombre de pratiquants, de l'omniprésence du sport dans les programmes de santé, ou d'éducation, de son importance économique – sans oublier son poids symbolique, il nous semble au contraire indispensable d'ouvrir une réflexion sur le sport.

Sur la nature du sport, sur la diversité des pratiques sportives, sur les valeurs positives et négatives qui le traversent, sur le lien entre sport et société, sur la place des sportifs, de leurs adversaires, de la compétition. Pour, le cas échéant, adapter ou modifier nos pratiques sportives et nos programmes de formation aux métiers du sport.

Un projet initié par Alain LEDUC, Farid SAHLI et Philippe VANDERSCHUEREN

www.sport-et-democratie.be
info@sport-et-democratie.be

Avec le soutien de CENFORGIL SPORT.



Sport et société : pour une critique du sport

Guillermo Kozlowski (CFS asbl, Sport et Démocratie¹)

¹ Sport et démocratie, une initiative de Farid Sahli, Philippe Vanderschueren et Alain Leduc, soutenue par Innovasport et Cenforgil Sport

Sport et société

Editrice responsable

Rose-Marie Geeraerts, Directrice

CFS asbl, Rue de la Victoire, 26 – 1060 Bruxelles

Coordination générale

Alain Leduc, Président

CFS asbl, Rue de la Victoire, 26 – 1060 Bruxelles

Auteur

Guillermo Kozłowski

Comité de relecture

Alain Leduc, Rose-Marie Geeraerts et Esther Kouablan

Suivi de production

Jane Counet

Bruxelles, décembre 2010.



Sport et société : pour une critique du sport

par Guillermo Kozlowski

Avant-propos par Alain Leduc	5
Introduction	7
1. Généalogie du sport	8
Histoire du sport : bref retour aux origines	8
Angleterre	8
France	10
Allemagne	14
USA	15
2. Le cerveau et les muscles	17
Le corps et l'esprit	17
Un rapport technique au corps	18
La technique disciplinaire	18
L'apparition du « biopouvoir »	19
Au croisement de la discipline et du biopouvoir : la norme	20
3. L'image du sport comme usine à identités	22
Bâtir une image	22
Le sport : un mythe moderne ?	28
4. L'identité	31
Être	31
« Le faire », la praxis	32
5. Conclusion et retour au point de départ, la compétition	34
Albert Jacquard : la compétition sportive est-elle justifiée par la théorie de l'évolution ?	34
Jean-Marie Brohm : la compétition sportive comme pendant à la compétition du marché ?	36
François Bigrel : repenser la performance...	37
La rencontre	38
Le repérage	39
L'entraînement	39
En guise de conclusion	41
Bibliographie	42



Qui a tué Davy Moore ?

Dans une chanson (adaptée de Bob Dylan) de 1966, « Qui a tué Davy Moore ? », **Graeme Allwright** nous interroge sur la mort d'un boxeur, mort violente dont personne ne semble responsable.

Notre société projette en effet dans le sport un certain nombre de vertus - qu'il n'a pas forcément - et un certain nombre de tares - qui ne lui sont pas propres.

Les attentes de notre société par rapport au sport sont souvent tellement démesurées qu'elles en deviennent peu réalistes ; il est attendu :

- qu'il soit un modèle pour la multiculturalité (c'est la victoire de l'équipe de France de football en 1998),
- qu'il conforte l'identité nationale en France (chanter ou pas, siffler ou pas la « Marseillaise » avant un match de football),
- qu'il apporte de la cohésion sociale dans nos quartiers défavorisés à Bruxelles, que les animateurs sportifs soient des vecteurs d'éducation permanente vers les jeunes,
- qu'il suscite du respect mutuel entre les compétiteurs, des échanges pacifiques entre les nations,
- qu'il favorise la santé personnelle, gage de santé de la population (certains - dans le passé - ont pensé : « de la nation » ...).

Mais nous observons qu'il est aussi :

- un mode de défoulement, parfois de violence, voire un dérivatif à la sexualité des jeunes,
- un mode de création d'une élite, d'exacerbation des nationalismes, voire de préparation à la guerre,
- une manière de faire croire aux enfants de milieu populaire qu'ils peuvent devenir des champions (hyper valorisation des élites sportives issues d'un milieu populaire), et accéder ainsi à la gloire et à la fortune,
- un aveuglement, celui de vouloir que « nos » champions gagnent à tout prix, ... tout en refusant par ailleurs le dopage,
- et une destruction de la santé des sportifs, et pas seulement de haut niveau ...

- voire un mode codé -et parfois réel - de « guerre » entre les supporters de deux « camps » opposés,
- etc.

Le sport reste néanmoins un des loisirs les plus développés dans toutes les couches de la société, et une **analyse critique du sport** s'impose donc plus que jamais.

L'étude de Guillermo Kozlowski sera peut être jugée excessive, surtout par les sportifs eux-mêmes ? ou plutôt par les passionnés du sport d'élite, de la compétition, de la « gagne », par les accros du sport-spectacle, et des matchs du mercredi soir à la télé ?

Le sport est fondamentalement traversé par deux valeurs antagoniques : **notre aspiration à l'égalité**, en tant que progressistes, et **la pratique de la compétition**, qui semble consubstantielle au sport.

Après avoir passé en revue une vingtaine d'images « choisies » du sport à travers son histoire, pour en illustrer la diversité et la complexité, l'auteur commence par contextualiser l'origine et l'histoire du sport dans quelques pays proches : des Collèges anglais du XIXème siècle à la relance des JO par le français Pierre De Coubertin au début du XXème (depuis 1894), des JO de Berlin en '36 en Allemagne à l'hyper-marchandisation du sport aux Etats Unis, aux jeux de Californie (1960) puis d'Atlanta en 1996.

Il analyse ensuite pourquoi et comment, à travers le sport, notre société sépare ainsi le corps et l'esprit, ouvrant une voie royale à un rapport technique au corps, à la fois disciplinaire et base d'un bio-pouvoir.

Dans une troisième partie, il considère le sport comme « usine à identités », avec l'exemple très fort du film « Olympia, les dieux du stade » de Leni Riefenstahl, premier « grand film fasciste » sur le sport, et qui a introduit tous les standards télévisuels encore en usage aujourd'hui. Pour construire des mythes dont le peuple aurait besoin ? Tout cela renvoie à l'identité créée, notamment celle des « supporters ». Inquiétant.

L'auteur termine en comparant les visions de 3 auteurs modernes qui mènent eux aussi une critique du sport :

Avant-propos

- **Albert Jacquard**, généticien, questionne la compétition : « est-elle inhérente à l'évolution, au « struggle for life » ?
- **Jean Marie Brohm**, sociologue du sport, questionne la compétition sportive sous l'angle de la compétition capitaliste ;
- **François Bigrel**, entraîneur français, qui tente de penser autrement la compétition.

Un document complexe et passionnant, pour ouvrir des débats avec les sportifs eux-mêmes, ceux qui les entraînent, ceux qui les conditionnent, ceux qui les sponsorisent, ceux qui les dopent, ceux qui les applaudissent, ...

Alors, qui a tué Davy Moore ? quels sont ses complices ?

Au lecteur de rechercher des éléments de réponse à la lecture de cette étude « sport et société », pour que le crime ne reste pas impuni ...

Bonne lecture !

Qui a tué Davy Moore?
Qui est responsable et pourquoi est-il mort?

Ce n'est pas moi, dit l'arbitre, pas moi.
Ne me montrez pas du doigt!
Bien sûr, j'aurais peut-être pu l'sauver
si au huitième j'avais dit "assez!",
mais la foule aurait sifflé:
ils en voulaient pour leur argent, tu sais,
C'est bien dommage, mais c'est comme ça.
Y' en a d'autres au-dessus de moi.
C'est pas moi qui l'ai fait tomber,
vous n'pouvez pas m'accuser!

[Refrain]

Ce n'est pas nous, dit la foule en colère,
nous avons payé assez cher.
C'est bien dommage, mais entre nous,
nous aimons un bon match, c'est tout.
Et quand ça barde, on trouve ça bien,
mais vous savez, on n'y est pour rien.
C'est pas nous qui l'avons fait tomber,
vous n'pouvez pas nous accuser!

[Refrain]

Ce n'est pas moi, dit son manager à part
tirant sur un gros cigare.
C'est difficile à dire, à expliquer
J'ai cru qu'il était en bonne santé.
Pour sa femme, ses enfants, c'est bien pire,
mais s'il était malade, il aurait pu le dire.
C'est pas moi qui l'ai fait tomber,
vous n'pouvez pas m'accuser!

[Refrain]

Ce n'est pas moi, dit le journaliste de la Tribune
tapant son papier pour la Une.
La boxe n'est pas en cause, tu sais:
dans un match de foot y' a autant d'dangers.
La boxe, c'est une chose saine,
ça fait partie de la vie américaine.
C'est pas moi qui l'ai fait tomber,
vous n'pouvez pas m'accuser!

[Refrain]

Ce n'est pas moi, dit son adversaire lequel
a donné le dernier coup mortel.
De Cuba il a pris la fuite
où la boxe est maintenant interdite.
Je l'ai frappé, bien sûr, ça c'est vrai
mais pour ce boulot on me paie.
Ne dites pas que je l'ai tué, et après tout
c'est le destin, Dieu l'a voulu.

[Refrain]

Sport et société : pour une critique du sport



PAR

GUILLERMO KOZLOWSKI
Chargé de mission de CFS asbl

Introduction

De multiples images hétéroclites illustrent nos conceptions du sport. Nous vous en proposons 24 au fil des pages de cette étude.

Des gamins qui s'amuse en courant derrière une balle, un peuple hystérique parce que son équipe nationale a gagné la coupe du monde, un marathon amateur prisé par des coureurs du dimanche, un stade heureux de partager des émotions avec son « führer », des groupes de skin-heads dans une tribune accueillante scandant le nom de leur équipe favorite, des laboratoires où l'on fabrique pièce par pièce de futurs candidats champions, des terrains vagues où trois branches clouées dans le sol font office de but. Un éducateur réactionnaire de la fin du XIX^e siècle qui veut ramener la jeunesse aux « vraies » valeurs gréco-latines en réinstaurant les jeux olympiques, des marchands de chaussures qui communiquent sur la morale. Des hommes et des femmes capables de réussir des performances incroyables dans leurs disciplines, d'inventer des styles de jeu. Des sponsors, des sponsors, et encore des sponsors. Des images, des images, encore et toujours des images, mais aussi des pratiques. Des images que la télévision propose mais aussi celles qu'on fabrique en donnant un sens métaphysique au sport. La litanie des « vraies » valeurs du sport. Les grandes messes sportives. La sanctification des champions. Le plaisir du jeu.

En classant ces situations sportives, nous pouvons aisément dégager deux colonnes : d'un côté les aspects positifs et de l'autre les aspects négatifs. On opposerait ainsi à la santé, la rencontre, l'effort, le dépassement de soi..., le dopage, la récupération nationaliste, l'argent roi... D'une part les pratiques qu'il faudrait développer dans les écoles, sur les lieux de travail, d'autre part celles qu'il faudrait bannir.

Un problème cependant apparaît : ce classement est trop simpliste et trop facile. On ne peut donc pas se contenter de faire le tri. Si on regarde les images, si on pense en termes de pratiques, cela devient un vrai imbroglio ; les mêmes pratiques devraient se retrouver dans les deux colonnes. Ce classement est arbitraire et ne servirait à rien, sinon à démontrer son impossibilité.

Aussi, au lieu de réfléchir sur la possibilité de classer le sport en bonnes ou mauvaises pratiques, il faudrait se

demander : « Peut-on penser le sport ? ». En d'autres mots, non pas afin de savoir si telle ou telle autre pratique sportive est de l'ordre du bien ou du mal, au-delà de tout débat moral, peut-on établir un certain nombre de pistes pour mieux comprendre la dynamique en présence ? Quels sont les enjeux qui traversent le sport ? Car, comme le dit Jean-Marie Brohm « On ne peut faire du sport un îlot protégé et privilégié d'humanisme et de culture ».

Ce sont ces enjeux qui constituent la problématique de cette étude, et plus particulièrement cette question : comment le sport occupe-t-il une place aussi importante dans notre société ? Dans quelle dynamique s'est-il aussi bien agencé ? Cette étude n'est donc nullement une image fidèle, ni infidèle du sport, ni le catalogue des pratiques sportives. Ce n'est pas un travail sur la sociologie du sport, mais sur trois questions dans lesquelles le sport a investi notre société, le rapport au corps, l'image, l'identité.



*« Collège » réalisé par Buster Keaton.
Un jeune homme frêle tente de séduire une fille par ses performances sportives.*

1. Généalogie du sport

Histoire du sport : bref retour aux origines

Comme Bourdieu, on peut affirmer que pour étudier le sport « ... il faudrait s'interroger d'abord sur les conditions historiques et sociales de possibilité de ce phénomène social que nous acceptons trop facilement comme allant de soi, le sport moderne »². Car, contrairement à ce que l'on peut imaginer, le sport n'a pas toujours existé ; il est apparu vers 1850. Bien entendu, les humains et d'autres mammifères jouent à courir, à sauter ou à lutter depuis bien plus longtemps. Mais le sport moderne, avec son lot de compétitions, de règlements, ses lieux spécifiques, son économie, apparaît seulement au XIX^e siècle.³

Le mot sport en lui-même n'apparaît qu'après le Moyen-âge. Issu du terme anglais « desport » ou « disport » qui signifie : se distraire ou amusement, il englobe jusqu'à la fin du XIX^e siècle, bien plus de pratiques que le sport moderne.⁴

Le sport tel qu'on le pratique aujourd'hui n'est pas inscrit dans la « nature humaine ». Il est apparu dans un cadre particulier – l'Angleterre du XIX^e siècle –, avec des problématiques spécifiques : exode rural, industrialisation, hygiénisme...

Angleterre

Le sport moderne apparaît vers la moitié du XIX^e en Angleterre, berceau de la Révolution industrielle et épicentre géopolitique de l'époque. Il s'y développe dans un lieu névralgique : ses collèges et ses universités.

Les universités anglaises

Dans les écoles, les élèves pratiquaient depuis longtemps des jeux de course, d'adresse, de ballon, etc. Mais ces jeux avaient des caractéristiques différentes de celles des sports modernes.

Dans leur ouvrage, Norbert Elias et Éric Dunning rapportent la description d'un des ancêtres du rugby : « ils prennent des pierres dans les poings et frappent leurs compagnons, les cavaliers s'en mêlent et avancent sur les piétons, le cavalier se saisit du plus gros bâton qu'il peut trouver... si énorme qu'il pourrait assommer un bœuf ou un cheval ; il attaque aussi son ennemi privé, même s'il n'a pas le knappan⁵... chacun attaque l'autre n'épargnant ni la tête ni la figure, ni aucune partie du corps... Il ne peut y avoir aucun spectateur à ce jeu ; tous doivent être acteurs, car la coutume et la convention de ce jeu veulent que si quelqu'un vient dans le seul but de regarder... se trouvant au milieu de la troupe, on en fasse un joueur (...) De nombreux documents relèvent que l'on pratiquait des jeux de



« L'année où mes parents sont partis en vacances »
réalisé par Cao Hamburger.
Des enfants jouent au foot dans un quartier populaire de Rio.
1966 c'est en même temps la Coupe du Monde au Brésil et le
déclenchement d'une forte répression par la dictature militaire.

- 2 BOURDIEU, Pierre. « Comment peut-on être sportif ? » in *Le métier de sociologue*, éditions de Minuit, p. 173.
- 3 L'usage veut faire remonter la naissance du sport à la Grèce Antique. Toutefois, à étudier de près les jeux Olympiques de la Grèce antique, on s'aperçoit qu'il s'agissait avant tout d'une fête religieuse. (Trois des six jours de ces Jeux étaient exclusivement dédiés aux rituels religieux). Il faut comprendre cette filiation par la volonté romantique de retrouver les racines grecques ainsi que par le besoin de la République française de se trouver des racines par-delà la royauté dans le cas des Jeux olympiques.
- 4 En 1850, on classe encore dans le sport des pratiques aussi diverses que « le turf, l'équitation, la chasse... l'opéra ou les échecs » (voir TERRET, T. *Histoire du sport*, p. 4).

- 5 Knappan : ce jeu se pratiquait au Pays de Galles. La balle était en bois, de préférence de buis, if, houx et pommier. Tous arbres à fort symbole dans la mythologie celtique. Ce jeu pouvait se pratiquer à cheval, aussi bien qu'à pied. Cf. www.ententevallespir.com/pages/AUX_ORIGINES_DU_RUGBY1-1968891.html

ce type en Grande-Bretagne depuis le XIV^e siècle jusqu'au XX^e siècle. »⁶

Il est intéressant de comprendre les ruptures qui séparent ce type de pratiques de celles du sport moderne. Elias et Dunning en notent quatre :

« Par opposition avec ses ancêtres populaires, le rugby moderne illustre une forme de jeu civilisé en ce qu'il présente quatre aspects au moins dont les formes ancestrales étaient dépourvues, soit :

- 1 Un ensemble complexe de règles écrites et instituées formellement, stipulant le contrôle strict de la force physique
- 2 Des sanctions internes au jeu clairement définies
- 3 L'institution d'un rôle spécifique, à savoir celui de l'arbitre, qui reste en dehors, et au-dessus du jeu afin de contrôler la partie
- 4 Un corps national centralisé qui établit des règles et veille à ce qu'elles soient respectées »⁷.

On pourrait ajouter un autre élément : la séparation stricte des joueurs et du public, ce qui n'était pas le cas dans le jeu de knapman par exemple.

Pour sa part, Allen Guttmann repère sept caractéristiques propres au sport moderne que l'on peut résumer ainsi :

Sécularité

- Le sport moderne est un but en lui-même.

Égalité

- Tout est fait pour placer les compétiteurs à égalité de chances ;
- Le terrain devient neutre ;
- Chaque joueur est égal devant l'arbitre ;
- Les compétitions sont organisées selon l'âge des compétiteurs, parfois selon le poids (notamment dans les sports de combat) ;
- La plupart des compétitions sont accessibles en principe à tous les individus.

6 OWEN, G. *The description of pembrokeshire* cité par Norbert ELLIAS et Éric DUNNING dans, *Sport : la violence maîtrisée*, Paris, Fayard, 1994, p. 313-314.

7 ELIAS, Norbert; DUNNING, Eric. Ibid.

Spécialisation

- Des rôles précis, il y a une différenciation entre le public et les joueurs, entre les joueurs et l'arbitre ;
- Dans les sports collectifs une spécialisation des rôles de chaque joueur ;
- Spécialisation des terrains de jeu.

Rationalisation

- Des règles universelles ;
- Des équipements normalisés ;
- L'entraînement (exercices, alimentation, type de vie).

Bureaucratisation

- Organisation par fédérations notamment ;
- Formation dans des structures d'Etat.

Quantification

- Chronométrage ;
- Statistiques.

Records

- Record, en anglais, « enregistrement », les performances sont inscrites au-delà de la compétition (rien de tel dans les olympiades classiques, par exemple, on n'a jamais inscrit la longueur d'un lancer de javelot pour la comparer à celle de l'année suivante)⁸.

Les universités d'alors formaient l'élite d'un Empire britannique qui dominait deux tiers du monde grâce à sa production industrielle. Des jeux brutaux organisés selon les usages locaux devenaient donc inadéquats pour développer les nouvelles valeurs attendues alors : la maîtrise de l'esprit sur la matière et la création d'un marché global. Ces jeux vont s'adapter aux problématiques de l'époque. Les professeurs des universités avec quelques élèves vont définir les nouvelles manières de jouer.

D'une part, naît une *codification* du sport : sa très grande uniformisation permet à n'importe quel individu de jouer n'importe où. Désormais, un joueur de cricket peut jouer à Londres, prendre le bateau et jouer exactement pareil en Inde puis en Australie. Et ceci, en même temps qu'il achète

8 GUTTMANN, Allen. *Du rituel au record*, L'Harmattan, p. 38-87.

une laine dont le standard de qualité est lui aussi devenu universel.

D'autre part, apparaît ce que Guttman appelle la *sécularisation*, c'est-à-dire que le sport devient une activité autonome, spécialisée : « Pour caractériser dans son principe cette transformation, on peut dire que les exercices corporels de l'élite sont coupés des occasions sociales ordinaires auxquelles les jeux populaires restaient associés (fêtes agraires par exemple) et dépouillés des fonctions sociales (et, à fortiori, religieuses) (...) l'école est le lieu par excellence de l'exercice dit gratuit et où s'acquiert une disposition distante et neutralisante à l'égard du monde social... »⁹.

Dès cette époque, le sport devient une activité spécifique, avec des lois universelles. Il reste toutefois très ancré dans la société, il ne s'en coupe pas. Au contraire, c'est sa manière de s'adapter aux exigences d'une globalisation en cours.

Des Gentlemen-farmers au sport-marchandise

Parallèlement aux universités, les gentlemen-farmers (nobles propriétaires terriens) vont eux aussi rentrer dans ce processus de « normalisation » des jeux et du temps libre. Ainsi pour Elias, « la chasse au renard est un des premiers passe-temps offrant les traits distinctifs du sport »¹⁰. Cette chasse unique à l'Angleterre n'avait, en effet, pas comme objectif de trouver de la nourriture. Elle est aussi très codifiée : étaient interdites d'autres proies que le renard, étaient interdits d'autres moyens que la meute pour tuer le renard, etc. C'est de la chasse « pour le sport ».

Les gentlemen-farmers vont aussi s'intéresser à la boxe : ils organisaient des rencontres sportives entre les localités voisines. Souvent, les propriétaires faisaient s'affronter leurs propres valets de ferme. Ces rencontres donnaient lieu à des paris, se déroulaient en présence de spectateurs

(parfois très nombreux¹¹) et étaient relayées par une presse spécialisée. Ces matchs ont même peu à peu généré un « marché » de valets sportifs.

Petit à petit, le sport se développe comme une activité économique et le sportif professionnel fait son apparition. Mais, il s'agit surtout de l'émergence du modèle du sport spectacle.

Ainsi, l'Angleterre de la révolution industrielle, après avoir défini comment le monde allait travailler, définissait aussi comment le monde allait jouer.

France

Vers 1850, la gymnastique¹² faisait partie des programmes scolaires de beaucoup de pays d'Europe continentale, contrairement au sport qui, l'Angleterre mise à part, était plutôt banni des écoles ou absent du programme éducatif, ignoré, parfois même méprisé ou perçu davantage comme un jeu.

La gymnastique était censée offrir un contrepoids à une vie de plus en plus sédentaire et, ensuite, conformément aux revendications des secteurs libéraux ou républicains en Europe, il s'agissait de former militairement les citoyens¹³. Cette question fut particulièrement à l'ordre du jour après la défaite de la France en 1870. « La guerre Franco-Prussienne (1870) fut le premier conflit mondial interprété en termes darwinistes, et la défaite de la France fut attribuée en grande partie à l'inadaptation des soldats français. On associait la dégénérescence, en particulier

9 BOURDIEU, Pierre. *Comment peut-on être sportif ?* op.cit, p. 177.

10 ELIAS, Norbert ; DUNNING, Eric. *op.cit*, p. 218-219.

11 À la fin du XIX^e, une rencontre de boxe « intervillages » pouvait rassembler jusqu'à 20.000 personnes. TERRET, T. *Histoire du sport*, p. 12.

12 Il s'agit de gymnastique entendue dans le sens d'une activité physique et non de la gymnastique comme discipline sportive telle qu'on peut la voir actuellement aux J.O.

13 En effet « Faisant suite aux armées de mercenaires utilisées jusqu'à la fin du XVIII^e siècle et précédant l'armée de métier, la conscription moderne a été principalement développée par la Révolution française, avec la fameuse levée en masse de l'an II (22 septembre 1793 au 21 septembre 1794), organisée ensuite par la loi Jourdan », source : projet wikipédia.

celle des alcooliques de la classe ouvrière et des « pétroleuses », aux pillages des communards. Les hommes politiques et les médecins, de Léon Gambetta, médecin et député, à Paul Déroulède, le fondateur de la ligue des patriotes, assimilaient la force d'une nation à la santé physique de son peuple. Dans la lutte internationale ils considéraient que la France serait incapable de se mesurer avec les plus forts tant que sa population ne serait pas régénérée physiquement. Délaissant les sports traditionnels perçus comme archaïques, ils soutinrent les sports modernes et l'éducation physique... Pour s'assurer que la génération suivante serait saine et formée militairement, on adopta, au début de 1880 une loi rendant la gymnastique obligatoire dans les écoles publiques de garçons et dans beaucoup d'écoles de filles »¹⁴

L'éducation physique comportait essentiellement de la musculation, parfois en plein air, et souvent accompagnée d'exercices militaires : marche au pas, parade, parfois du tir. Les instructeurs étaient en général des militaires à la retraite ou alors des sous-officiers dans leur temps libre : « Les soldats du feu et les militaires de toutes armes qui sont les seuls à recevoir, à titre professionnel, un entraînement physique systématique fournissent, en effet, la quasi-totalité des maîtres de gymnastique que l'administration engage par décisions individuelles »¹⁵.

En outre la gymnastique était très liée à une problématique « médicale », dans le cadre du mouvement « hygiéniste ». Des médecins, des philosophes, mais aussi des politiciens ou des militaires sont inquiétés par la « dégénérescence physique » de la population, qu'on attribue à une vie urbaine trop sédentaire. La gymnastique, surtout dans les exercices en plein air, apparaît alors comme un remède. À l'époque, elle n'était pas simplement vue comme une pratique bénéfique pour le corps mais était aussi perçue comme une prescription médicale. Vous êtes malade ? Vous devez faire de la gymnastique pour guérir.

14 BRAHUER, Fae. « Bodybuilding » in *Dictionnaire du corps*, éditions PUF 2007 p. 145-146.

15 THIBAUT, J. *Sports et éducation physique 1870-1970*, éditions Vrin, p. 61.

Pire, la Nation est malade ! si vous n'en faites pas, elle va encore subir des défaites militaires¹⁶ rejoignant à nouveau la préoccupation militaire. Ainsi, en 1900, lors des J.O. de Paris, Jules Ferry, Ministre français, déclarait que la gymnastique formait « l'avant-garde pacifique de la Nation en armes »¹⁷. Pour sa part, Pierre de Coubertin affirmait que : « le sport est un excellent « débouillage » physique qui doit précéder l'entrée dans l'armée moderne ».¹⁸



Émission « Striptease » épisode « A fond la caisse » réalisé par Benoît Mariage.

Un enfant sur une mini-moto, ses parents courent derrière lui en hurlant pour qu'il aille plus vite, il tombe, son père le remet sur la moto et pousse, il continue en pleurant.

En échos à son affirmation, le journal *l'Auto* (le grand quotidien sportif de l'époque) titrait en 1914, à propos de la Première Guerre mondiale : « Le grand match » et invitait les sportifs à devenir de bons soldats¹⁹.

Néanmoins, progressivement, le sport fit son entrée dans les écoles. Souvent à l'initiative des associations d'élèves alors que les professeurs regardaient toujours d'un mau-

16 A l'époque, les Français attribuaient notamment leur défaite de 1870 face aux Allemands à la mauvaise forme physique de leurs troupes. De la même manière, la gymnastique en Allemagne se développe suite aux invasions napoléoniennes. Le mouvement des Turnen en Allemagne est en même temps un mouvement politique et sportif. Plutôt démocrate au XIXe, ce mouvement servira pourtant d'embryon à la politique sportive de l'Allemagne nazie. Cf P. ARNAUD et J. RIORDAIN, *Sport et relations internationales*, p. 75.

17 Cité par J.-P. BROUCHON dans *Histoires des jeux olympiques*, p. 56.

18 DE COUBERTIN, Pierre. « La force nationale et le sport » in *La revue des deux mondes*, 15 février 1902, p. 916-924. Cité par J.-M. BROHM, *Pierre de Coubertin, le seigneur de anneaux. Aux fondements de l'olympisme*, éditions Homnisphères, p. 87.

19 Cité par T. TERRET, *Histoire du sport*.



« *Palombella rosa* » réalisé par Nanni Moretti.
Des enfants nagent. Au bord de la piscine un essaim de parents les suivent, criant des encouragements, jurant et vérifiant sans cesse des chronomètres. Le protagoniste est fier que sa mère ne le suive pas ainsi.

vais œil une pratique qui « excite » beaucoup trop les élèves. Elle serait nocive pour la discipline : « Ils ne peuvent voir qu'avec crainte le développement de pratiques sportives qui sont plus ou moins en contradiction avec la discipline traditionnelle dont ils ont l'habitude, et qui paraissent soustraire les adolescents à leur autorité dogmatique. Ils le peuvent d'autant moins que la nouvelle mode est lancée par les représentants d'un milieu social dont ils sont coupés, celui des favorisés de la fortune »²⁰. On accusait aussi le sport d'amener les jeunes à se dépenser au-delà de leurs limites voire de les mettre en danger physiquement.

Cependant, le sport entrera et s'installera durablement dans les écoles pour deux raisons : premièrement, parce qu'il permet d'intéresser les élèves aux cours de gymnastique qui étaient autrement parfaitement rébarbatifs. Deuxièmement, pour beaucoup d'instituteurs, l'excitation sportive est surtout un moindre mal, particulièrement pour les élèves de l'internat. On se dit qu'ils ont un surplus d'énergie à dépenser, et qu'il est préférable qu'ils la dépensent de cette manière plutôt que sexuellement. On voit dans le sport une pratique propre du corps en opposition à la sexualité : « Tout ici repose donc sur le fait que les plaisirs sportifs sont des plaisirs d'adultes, des plaisirs d'hommes... En l'absence d'un tel état d'esprit, il est

20 THIBAUT, J. *Sports et éducation physique 1870-1970*, éditions Vrin, p. 64.

presque infaillible que la préoccupation sexuelle apparaisse... »²¹

Puis, une fois passée la Première Guerre mondiale, les nations européennes vont oublier un tant soit peu les questions militaires. Par ailleurs, les soldats britanniques venus combattre en Europe ont popularisé la pratique sportive.

« Le sport plaît davantage avec le siècle, même si le nombre de pratiquants demeure, pour un temps équivalent entre les sociétés de gymnastique et les sociétés de sport, 470.000 pour les premières, 400.000 pour les secondes autour de 1910... les chiffres basculant clairement en faveur du sport après le premier conflit mondial »²². Avec le temps, ce changement sera aussi introduit dans les collèges et lycées : « L'idée s'impose en France dans les années 1950-60, après avoir été discutée, nuancée, contestée. Non que les oppositions se soient tues : celles des pédagogues blâmant la « logique sportive » censée rendre « le dosage d'effort impossible » ou stigmatisant la nocivité d'une performance exercée au détriment de la santé. Mais des voix plus nombreuses prétendent mettre en continuité les pratiques de l'école et celles des clubs, substituer aux vieux exercices analytiques des préaux une « pratique polyvalente des sports »²³.

Le rapport entre gymnastique et sport est complexe. En effet, au départ le sport était une manière d'amener les jeunes à faire de l'exercice, il représentait en quelque sorte un outil pédagogique²⁴. Au cours des années au contraire, c'est la gymnastique qui deviendra un outil d'entraînement pour les sportifs. Mais rien n'exclut d'autres évolutions dans les années à venir. On peut d'ailleurs remarquer que depuis les années 1980, les centres de remise en forme ont connu un succès important.

21 DE COUBERTIN, Pierre. « La crise évitable » 1913, p. 197. Cité par J.-M. BROHM.

22 VIGARELLO, Georges. « S'entraîner » in *Histoire du corps vol 3*, éditions du Seuil 2006, p. 166.

23 VIGARELLO, Georges. « S'entraîner » in *Histoire du corps vol 3*, éditions du Seuil 2006, p. 185.

24 J. THIBAUT remarque que par la suite l'enseignement du sport en France sera tellement basé sur des exercices, au mépris du « jeu » que l'on peut parler d'une « éducation physique sous forme sportive ». *Sports et éducation physique 1870-1970*, p. 44.

Mais ces changements ne sont pas anodins. Tout comme J. Thibault, on peut affirmer que « ce qui sépare l'éducation physique du sport ne soit une question de qualité ou de quantité de mouvement, mais nous estimons que l'opposition éventuelle réside essentiellement dans les intentions et les objectifs que l'on assigne à l'exercice. Il faut remarquer, en effet, qu'au fil des ans les exercices physiques, transformés en disciplines sportives, se sont chargés de significations sociales et politiques aussi bien sur le plan national qu'international »²⁵.

Quoi qu'il en soit, le rapport au corps, notamment développé par la gymnastique, est rentré dans la pratique sportive. Il en est de même pour la préoccupation pour la « santé », tant physique que morale, dans un milieu urbain. Pour résumer, on pourrait dire que ce sont les aspects techniques et médicaux du sport qui ont été apportés par le continent.

C'est dans ce contexte que vers la fin du XIX^e siècle un français eut l'idée de « recréer » les Jeux Olympiques en 1896. Pour le fondateur des J.O. modernes, Pierre de Coubertin, qui était avant tout un éducateur, les Jeux furent d'abord un moyen d'éduquer la jeunesse, de défendre la nation, de retrouver la culture grecque, de défendre la paix. Le sport en lui-même se limitant surtout à un outil et à y regarder de près, on peut être d'accord avec J.-M. Brohm lorsqu'il affirme que l'œuvre de Coubertin « ... est bel et bien une élaboration idéologique, un programme politique qu'il suffit de lire à livre ouvert pour y découvrir l'expression de la plupart des thèmes de l'idéologie dominante »²⁶.

L'implantation du sport : occuper le temps libre

La diffusion du sport fut relativement rapide et très large. Chez les élites, le sport trouvait son relais dans les écoles anglaises, à l'étranger et dans le début du tourisme estival.

Pour le peuple, elle fut largement favorisée par l'industrialisation. En effet, beaucoup d'ouvriers issus de la campagne se sont installés seuls dans de grandes villes, sans aucune attache et sans repère. Les clubs sportifs formés autour des pubs, des syndicats ou des paroisses ont fourni un lieu de rencontre, de fraternité, d'identification. D'autant plus qu'avec le travail salarié à l'usine, apparaît aussi le temps libre. Un temps libre qu'il faut bien occuper.

Parallèlement, l'immense Empire britannique dissémina le sport dans ses colonies. Au début, il était réservé aux « blancs », mais assez tôt les colons se rendront compte de l'intérêt de faire participer les élites locales aux compétitions, et plus largement de diffuser le sport parmi les indigènes. Le sport était donc depuis le début un moyen d'intégration, d'ascension sociale, mais aussi une façon d'imposer un usage particulier du corps à une population²⁷.

Le sport colonisa aussi d'autres activités qui lui disputaient le « temps libre ». Un des exemples le plus parlant est celui du canotage. Vers 1850, il s'agit d'une occupation très prisée pour les dimanches. « Le canotage constitue sous le Second Empire un divertissement de plein air, couramment répandu dans les classes moyennes de la société... ce ne sont d'ailleurs pas seulement les joies du grand air et de l'exercice physique qui motivent cet engouement, mais également le plaisir d'aller s'encanailler avec des grisettes, dans les guinguettes des bords de la Marne, immortalisées plus tard par Renoir... Progressivement les « farceurs, les canotiers à l'ancienne manière disparaissant » et leurs sociétés éphémères se disloquent, tandis que ceux qui « aiment vraiment les sports » le codifient, le réglementent, en transformant leur activité de loisir en institution sportive²⁸ ». En quelques années, une fédération mit fin à

25 J. THIBAUT, *ibid.* p. 22.

26 Cf. J.M BROHM, *Pierre de Coubertin, le seigneur des anneaux. Aux fondements de l'olympisme*, éditions Homnisphères, p. 28.

27 L'URSS fera de même : le sport servira à « agréger » des minorités très diverses, mais aussi à bâtir chez des populations paysannes un rapport au corps compatible avec la volonté d'industrialisation. Cf. J. RIORDAIN et H. CANTELON, article « URSS » in *Histoire du sport en Europe*, p. 240.

28 J. THIBAUT, *Sports et éducation physique 1870-1970*, éditions Vrin, p. 86.

ce joyeux carnaval aquatique. Désormais, on uniformisa les bateaux, notamment leur taille et on imposa sinon la compétition, la nécessité de priser des performances chronométrées. On réglementa aussi les équipages en interdisant notamment les femmes sur les bateaux pour moraliser la pratique, car ces balades servaient souvent de rendez-vous galants... les femmes furent reléguées aux tribunes !²⁹ « Non plus battre l'eau de ses rames, tant bien que mal, mais acquérir une science ayant ses règles fixes et son code particulier³⁰ », disait G. Bonnefont en 1890.

Le sport n'est donc plus une activité peu définie, donc tolérant d'être investie de multiples manières. Il a peut être lieu dans le temps dit « libre » mais il fournit lui-même ses objectifs, ses règles. Le sport est désormais une activité très codifiée, qui va imposer ses codes dans le « temps libre ».

Allemagne

Les premiers Jeux Olympiques (1896 en Grèce, 1900 à Paris...) connaissent des débuts difficiles, ne bénéficiant pas d'un intérêt important des États et encore moins de la population. Après la Première Guerre mondiale³¹, et une « longue » après-guerre, les Jeux olympiques vont finalement devenir un événement social conforme aux attentes de ses organisateurs : à l'occasion des Jeux olympiques de Berlin en 1936...

29 Cette histoire est racontée en détail sur le site : www.histoire-bateaux-aviron.fr/bathistoire.html.

30 BONNEFONT, Gaston. *Les exercices du corps*, éditions Jouvert, 1890, p. 186, cité par VIGARELLO, Georges. « S'entraîner » in *Histoire du corps vol 3*, éditions du Seuil, 2006, p. 170.

31 Les Jeux ont été suspendus pendant la guerre, mais une fois finie, les nations victorieuses n'acceptent pas de jouer avec les vaincus. La Russie, devenue URSS entre temps est également écartée temporairement de la compétition.

La conquête du monde

Cette fois-ci, tout y est...

Les moyens : l'État nazi finance entièrement les Jeux en débloquent 20 millions de reichsmarks³².

La mobilisation populaire : la propagande nazie et ses innombrables relais vont réussir pour la première fois à intéresser les masses aux J.O.

La jeunesse : 100.000 membres des jeunesses hitlériennes sont mobilisés pour l'occasion.

La symbolique : 1936 invente le parcours avec la flamme olympique, allumée en Grèce (à la lumière solaire) et transportée par des athlètes qui se relayent, la grande vasque allumée par le dernier athlète lors de l'ouverture des Jeux.

Les médias : la radio retransmet les Jeux, mais les J.O. de 1936 bénéficient aussi de transmissions en direct à la télévision³³, 8 heures par jour.

Comment expliquer les moyens mis en œuvre, l'investissement de l'État allemand, sans commune mesure avec aucune autre manifestation sportive de l'époque ?³⁴

Jusqu'à-là, la gymnastique, puis le sport servaient surtout à former des soldats. En 1936, les Allemands inventent le sport comme « représentation de la guerre ». Ainsi, la victoire dans une compétition sportive devient un but en lui-même. Les nazis parlent des athlètes comme de « soldats en survêtements, combattant pour leur patrie »³⁵.

32 Pour comprendre le changement, il faut se souvenir que lors des Jeux de Paris en 1924, la France a refusé de construire un stade. Les organisateurs ont utilisé les installations d'un club privé, le « Racing ».

33 Le premier programme télévisé du monde est diffusé à Berlin à partir du 22 mars 1935, à l'occasion des Jeux olympiques d'été, même si seulement un millier d'Allemands possède à l'époque un poste de télévision.

34 3.700.000 spectateurs assisteront aux différentes rencontres et 300 millions les écouteront à la radio. KRÜGER, Arnd « Allemagne » dans *Histoire du sport en Europe*, p. 86.

35 Cf. RIORDAIN, J ; CANTELON, H. *Sport et relations internationales (1900-1941)*, p. 94. On peut remarquer que cette rhétorique est beaucoup moins importante en Angleterre. En effet l'Empire britannique n'a rien à prouver, il domine le monde. Les gentlemen anglais peuvent garder leur flegme.

En résumé, on peut retracer les choses de la manière suivante : depuis le milieu du XIX^e siècle, les États s'occupent de la santé des populations, non seulement par altruisme, mais parce que c'est indispensable pour gérer des populations, et notamment reproduire la force de travail. Or, l'exercice physique est un des moyens choisis pour maintenir les populations en bonne santé, mais aussi un moyen de s'entraîner pour le sport. À partir de 1936, on extrait une sorte de corollaire de ceci : on se dit que le résultat des pratiques sportives traduit, représente, les effets de cette gestion de la population. « Le sport n'est pas moins devenu principe d'évaluation, terrain d'épreuves, manière de tester ressources et potentialités. Ce que suggère Henri Sellier en installant le conseil supérieur des sports le 20 juillet 1936 : « la jeunesse française s'est orientée vers les sports... le sport a un grand rôle à jouer tant du point de vue national qu'au point de vue social »³⁶. Désormais, on va établir un lien, une corrélation entre la population, les performances des athlètes et les gouvernements. Par conséquent, un État qui gouverne bien, qui gère bien sa population devrait voir ses athlètes réaliser de grandes performances.

Désormais, le sport dépasse la question du prestige, il devient une représentation des « forces vives » d'un pays. « L'éducation physique hygiénique aurait à servir ici la "santé physique de la race" (Benito Mussolini), promettant la solidarité quasi charnelle du collectif, fabricant de l'anthropologie jusqu'à prétendre métamorphoser l'organique. L'homme nouveau de ces fictions nationales serait un être physiquement transformé, insiste Carlo Scorza dans ses notes sur le fascisme et ses chefs. Gymnastique et sport auraient prioritairement à y aider »³⁷.

Le problème est « la santé publique »³⁸, laquelle est envisagée comme une sorte d'harmonie du corps, un rétablissement d'équilibre troublé par la civilisation. Par conséquent, le retour à la santé passe par une idée de la pureté : d'une race aryenne dans l'imaginaire allemand, une classe

ouvrière en URSS, un homme « qui se fait lui-même » aux USA. Le sport, devenu une grande évaluation publique de la santé d'une nation, est le terrain naturel sur lequel on va mesurer cette pureté. La compétition sportive devient un moyen de mettre à l'épreuve les différents systèmes dans leur capacité à garder une population en bonne santé.



Archives INA.

Le coureur anglais Tom Simpson meurt dans une ascension lors du Tour de France. C'est la première affaire de dopage médiatisée.

USA

Il faudrait peut-être ajouter encore une étape, celle du sport-marchandise. Elle arrive en 1932 lors des J.O. de Californie. A cette occasion, les organisateurs s'arrangèrent pour que le climat agréable et les plages soient systématiquement mentionnés dans les comptes rendus des journaux. « L'important était que les télégrammes et le téléphone lançassent les mots : Los Angeles : ciel constamment bleu, Californie : délice de respirer. Meilleur rendement humain »³⁹. Rien de comparable aux J.O. d'Atlanta ou ceux de Pékin, mais c'est un début ! Par la suite le sport, surtout les images du sport, vont devenir une marchandise très rentable.

En paraphasant Marx⁴⁰, on pourrait dire que le sport est une coproduction anglo-franco-allemande. Les Anglais (avec une touche américaine) y apportant le modèle de

36 VIGARELLO, Georges. « S'entraîner » in *Histoire du corps* vol 3, éditions du Seuil 2006, p. 183.

37 Ibid.

38 Voir chapitre suivant.

39 BROUCHON, Jean-Paul. *Histoires des Jeux Olympiques*, éditions Jacob-Duvernoy, p. 92.

40 Marx affirmait que le communisme était issu de l'économie politique anglaise, des mouvements politiques français et de la philosophie allemande.

production et de diffusion, les Français la politique et les Allemands, la métaphysique.

Ce que nous pouvons retenir en conclusion de cette brève genèse, c'est que le sport est loin d'être un phénomène simple. Il est traversé par des problématiques multiples, aussi bien médicales que philosophiques, politiques qu'économiques. On ne peut dégager une forme « pure » du sport. Le présenter comme un phénomène simple, en le jugeant comme bon ou mauvais, c'est clairement refuser de regarder dans toutes ses dimensions.

De ce court voyage historique, on peut également dégager les deux problématiques que nous aborderons par la suite. D'abord, nous nous intéresserons au rapport au corps, introduit dans le sport par la gymnastique. Il n'a rien d'anecdotique : en effet, avec l'industrialisation, le rapport au corps change. Apparaît la volonté de rationaliser le mouvement, de faire des gestes de plus en plus précis,

maîtrisés, standardisés en vue d'accroître la rentabilité. Ce nouveau rapport au corps laisse apparaître une sorte de distance. Le corps devient un moyen, un outil à entretenir et le sport jouera un rôle important dans cette problématique parce que c'est lui qui sert à l'éducation pour l'armée, pour le travail, pour l'école, pour le temps libre, pour qu'il soit en bonne santé. C'est en quelque sorte par le sport qu'on renforce le lien avec son corps. Un lien qu'on aurait tendance, paraît-il à trop oublier dans une société trop virtuelle ?

Ensuite nous nous interrogerons sur la place particulière occupée par le sport dans cette préoccupation constante de l'Occident à créer ou à sauvegarder des identités. Le sport est devenu une usine à images, censées forger des identités. Là, il s'agit de créer encore des liens, dans le corps social cette fois-ci.

2. Le cerveau et les muscles

Le corps et l'esprit

Notre société a d'abord conçu une séparation entre nature et culture, puis entre corps (la partie naturelle en nous) et conscience. Une séparation où la conscience dirige et le corps obéit. Voici comment l'un des philosophes les plus importants du XIX^e siècle, Hegel, envisageait cette séparation : « La renaissance de la nature n'est que la répétition du même, c'est la répétition ennuyeuse d'un cycle toujours identique à lui-même. Rien de nouveau n'advient sous le soleil. Il en va tout autrement sous le soleil de l'esprit. Sa progression, son mouvement n'est pas une répétition du même, mais l'aspect changeant que l'esprit se donne lui-même... »⁴¹.

En ce qui concerne le sport, comme le signale Bourdieu : « Tout semble indiquer que le souci de la culture du corps apparaît dans sa forme la plus élémentaire, c'est-à-dire en tant que culte hygiéniste de la santé, impliquant souvent, une exaltation ascétique de la sobriété et de la rigueur diététique, dans les classes moyennes qui s'adonnent de manière particulièrement intensive à la gymnastique (...) la gymnastique et les sports strictement hygiéniques comme la marche ou le footing sont des activités hautement rationnelles et rationalisées. D'abord parce qu'ils présupposent une foi absolue dans la raison et dans les profits différés (...) ensuite parce qu'ils ne prennent sens, le plus souvent, qu'en fonction d'une connaissance abstraite des effets d'un exercice qui est lui-même souvent réduit, comme la gymnastique, à une série de mouvements abstraits, décomposés et organisés par référence à une fin spécifique savante... »⁴².

On retrouve donc dans le sport cette séparation entre la conscience et le corps, et contrairement à ce qu'on pourrait croire, une hiérarchie qui n'a pas changé. Le sport est une « culture du corps ». Pour faire de la gymnastique, il faut « avoir une foi résolue dans la raison ».



« Olympia » réalisé par Leni Riefenstahl.
Il s'agit d'un film de commande. L'État nazi a donné à la cinéaste un budget illimité pour filmer les J.O. de 1936 à Berlin. Ce film en deux parties commence par un prologue qui met en scène toutes les images et les phantasmes autour de la pratique sportive.

En outre, historiquement, les modalités de la pratique sportive ont été définies par et pour des intellectuels, par des étudiants, des professeurs des grands Collèges et Universités anglaises, par la noblesse, etc. Et ce sont les citadins, employés de bureau, fonctionnaires, qui s'inscriront massivement dans les premiers cours de gymnastique. Ces mêmes personnes qui peuvent chasser pour l'amusement, qui peuvent discipliner leur manière de jouer, qui peuvent développer un « fair-play »... c'est-à-dire un détachement par rapport au jeu. Les mêmes qui, en tant qu'industriels, officiers des armées ou professeurs imposeront ce nouveau rapport au corps. Dans les universités, mais aussi dans les usines, les clubs sociaux ou même les pubs.

L'homme est perçu comme un pantin dominé par une raison tirant des ficelles qui lui permettent de se mouvoir. Et, l'émergence du rapport au corps ressenti comme une question technique provient de cette perception de l'homme.

« Les sports athlétiques, inventés avec la fin du XIX^e siècle, côtoient d'abord bien d'autres pratiques physiques : gymnastiques de chambre, mouvements dansés, exercices « naturels », jeux divers. Les accents de la modernité fédèrent pourtant l'ensemble de ces pratiques. Une double originalité les a même transformés : une vision toujours plus technique et mécanique du mouvement, une vision toujours plus rigoureuse et ordonnée de l'entraînement. »⁴³.

41 HEGEL, G. *Manuscrit des vorlesungen* (1830), cité par SCHAEFFER, Jean Marie. *La fin de l'exception humaine*, éditions Gallimard, p. 227.

42 BOURDIEU, Pierre. *Comment peut-on être sportif ?*, op.cit. p. 193.

43 VIGARELLO, Georges. « S'entraîner » in *Histoire du corps vol 3*, éditions du Seuil, 2006, p. 164.

Un rapport technique au corps

Notre société donne constamment l'impression que nous négligeons trop notre corps. On nous rappelle qu'on mange peu équilibré, qu'on ne fait pas assez de sport, qu'on s'expose trop au soleil, etc. Ces rappels incessants montrent surtout que notre société se préoccupe beaucoup du corps. C'est d'ailleurs une de ses principales caractéristiques. « Il y a eu à l'âge classique toute une découverte du corps comme objet et cible du pouvoir. On trouverait facilement des signes de cette grande attention portée alors au corps qu'on manipule, qu'on façonne qu'on dresse, qui obéit, qui répond, qui devient habile ou dont les forces se multiplient. »⁴⁴.

En effet, à partir du XVII^e siècle, le corps commence à devenir un enjeu de pouvoir, un pouvoir qui va jusqu'à s'inscrire sur le corps même des gens. Ce pouvoir sur le corps est le résultat de deux puissantes techniques analysées par Michel Foucault.



*« Ici et Ailleurs » réalisé par Jean-Luc Godard.
Une famille face à un flux continu d'images. Le commentaire dit :
« nous sommes peu à peu remplacés par des chaînes continues
d'images, esclaves les unes des autres. Chacune a sa place,
comme chacun de nous a sa place (devant le téléviseur) ».*

La technique disciplinaire

Apparue vers le XVIII^e siècle, « La discipline est, au fond, le mécanisme par lequel nous arrivons à contrôler dans le corps social jusqu'aux éléments les plus ténus, par les-

quelles nous arrivons à atteindre les atomes sociaux eux-mêmes, c'est-à-dire les individus. Technique de l'individualisation du pouvoir. Comment surveiller quelqu'un, comment contrôler sa conduite, son comportement, intensifier sa performance... »⁴⁵.

Pour comprendre la nouveauté, on peut s'attarder sur les différences dans le travail d'un artisan et d'un ouvrier. Au premier, on demande de construire une table... il lui appartiendra de prévoir comment il s'y prend. Au second, on demandera par contre d'effectuer des gestes excessivement précis, calculés au millimètre près pour optimiser la chaîne de montage. Ou encore, la différence entre les armées pré-modernes où il importait d'avoir des soldats aguerris devant et une masse humaine au milieu. Et une armée moderne, dont l'armée prussienne sera le modèle, où tous les soldats devaient effectuer les mêmes mouvements de concert, marcher au pas, faire des formations, tirer en même temps. Ces exigences demandaient une discipline et des soldats obéissant au geste près.⁴⁶

On aperçoit également cette évolution dans les jeux, notamment dans les deux exemples présentés plus haut, aussi bien la différence entre le Knappan et le rugby que dans l'implantation d'une fédération d'aviron. Désormais, chaque mouvement doit être travaillé, chaque geste doit être productif en fonction du but préalablement défini comme s'adapter aux différentes phases de la compétition ou au positionnement d'une équipe.

Mais l'essentiel de cette évolution entre dans le sport avec l'héritage de la gymnastique comme méthode d'entraînement. « L'exercice construit, celui des mouvements systématisés, mécaniques et précis, aménagés dans le seul but d'accroître les ressources physiques : le corps y serait éduqué selon un code analytique de progression, muscle après muscle, partie après partie... Un mot s'est imposé, traversant l'ensemble de ces méthodes, un mot longtemps réservé au travail des chevaux de courses : celui

44 FOUCAULT, Michel. *Surveiller et punir*, éditions Gallimard, 1975, p. 160.

45 FOUCAULT, Michel. « Les mailles du pouvoir » in *Dits et écrits vol II*, p. 1010.

46 Frédéric Ier n'aurait eu qu'un seul regret par rapport à son armée : « elle respire ».

d'entraînement, cette pratique consistant à débarrasser le cheval de son superflu et de lui apprendre à courir »⁴⁷.

Il faut se souvenir que la gymnastique a été inventée par les armées justement comme moyen de discipliner les troupes, leur apprendre à marcher au pas.

Ce nouveau rapport au corps implique un corps docile, maniable, à l'image d'une machine que l'on doit rendre performante et soumise aux commandements des ingénieurs. Il implique aussi des corps standardisés car tous doivent être susceptibles d'effectuer les mêmes gestes. Développé dans les usines et dans l'armée, il s'installera aussi dans le « temps libre » grâce au sport.

L'apparition du « biopouvoir »

S'ajoutant à la technique disciplinaire, une deuxième technique de pouvoir apparaît vers la moitié du XIX^e siècle, à savoir une « technologie qui ne vise plus les individus en tant qu'individus, mais au contraire la population... Cela ne veut pas dire simplement un groupe humain nombreux, mais des êtres vivants traversés, commandés, régis par des processus, des lois biologiques. Une population a un taux de natalité, de mortalité, une population a une courbe d'âge, une pyramide d'âge, a une morbidité, a un état de santé. »⁴⁸.

Cette époque est marquée par le passage d'un gouvernement ayant comme prérogative « le droit de faire mourir et de laisser vivre » - dans l'Ancien Régime, le roi pouvait tuer, mais ne s'occupait pas de comment les gens vivaient. Désormais le pouvoir aura une autre modalité : « il fait vivre et laisse mourir ». C'est ainsi que dès le XIX^e siècle apparaît l'idée d'une « santé publique » qui concerne le pouvoir.

Le biopouvoir n'a cessé de s'affirmer pour devenir omniprésent aujourd'hui. Désormais, gouverner implique une

attention à d'innombrables nouveaux problèmes comme l'hygiène, la natalité, la mortalité, les flux migratoires...

Ainsi, notre santé – même lorsque nous ne sommes pas malades – ne relève plus seulement de notre affaire personnelle, mais dépend désormais de spécialistes aussi divers que nombreux. Ce biopouvoir se manifeste à chacun de nous, notamment dans les innombrables interpellations, injonctions et prescriptions dont nous faisons l'objet dans les médias, au travail, en tant que bénéficiaires d'une quelconque aide, etc. Est-ce que vous vous occupez bien de vos poumons ? Faites-vous attention à votre dos ? À vos pieds ? À vos reins ? Votre peau ? Manger sain ! Pas trop gras ! Ne fumez pas, faites attention lors de vos rapports sexuels, etc. Une infinité de « prescriptions » souvent en l'absence même d'un « prescripteur » auxquelles on nous somme d'obéir... Impossible de manger un gâteau au chocolat sans que la question des calories ne se pose avec une force irrépréhensible ...

« S'occuper du corps, connaître ce que l'on mange, comment on digère, savoir si possible en temps réel, l'état de nos artères et autres tuyauteries internes, bref la préoccupation de ce que, faute de mieux, on nomme « la santé » est devenue centrale dans notre quotidien.

Mieux ! A l'heure actuelle, on pourrait presque avancer que cette préoccupation est devenue une activité en soi et pour soi, autonome relativement aux autres préoccupations. A l'exemple du temps jadis où il était de bon ton de s'enquérir de la nature des matières fécales de nos connaissances, il n'est pas plus choquant aujourd'hui de parler de chacun de nos organes aux terrasses des cafés. L'homme n'est, du moins croyons-nous le savoir, ni plus ni moins qu'un agrégat d'organes : voilà le fond peu réjouissant de cette nouvelle sagesse. »⁴⁹. Une force d'autant plus irrépréhensible que les situations, les questions où le biopouvoir se dessine sont loin de passionner le grand public ou même les couches les plus « engagées » de la population. Les soins palliatifs définissent pourtant les limites de la vie, le handicap pose pourtant la question du « qu'est-ce

47 VIGARELLO, Georges. « S'entraîner » in *Histoire du corps* vol 3, éditions du Seuil 2006, p. 165.

48 FOUCAULT, Michel. Ibid p. 1012.

49 BENASAYAG, Miguel. *La santé à tout prix : médecine et biopouvoir*, éditions La Découverte, p. 9.

qu'un Homme ? », mais ils ne sont pas identifiés comme des problématiques importantes⁵⁰.

Évidemment, ces injonctions engendrent un rapport particulier à notre corps. « Le bio-pouvoir a construit un modèle de vie et d'homme qui les conçoit comme un agrégat de parties à gérer ».⁵¹ Le bio-pouvoir se manifeste dans cette impression d'être toujours en faute, ou en retard, par rapport à notre corps qu'on ne surveille jamais assez... On est toujours à deux doigts de la faute grave à force de ne pas prendre soin de notre « capital santé » comme il se doit. Nous vivons notre corps comme toujours un peu inquiétant et jamais suffisamment en bonne santé, toujours menacé. Trop complexe notre corps devient l'affaire d'une série de spécialistes, de techniciens compétents.

Bien entendu, les sportifs n'échappent pas à cette surveillance. Bien qu'en principe, sains de corps, ils sont placés en permanence sous contrôle médical. Leur corps, même en parfaite santé concerne les médecins. Des médecins présents non pas pour guérir une maladie, mais pour leur dire comment vivre. Mieux, les sportifs sont montrés comme modèles à suivre dans leur rapport au corps. Par conséquent, ils ont largement contribué à populariser l'idée que tous doivent se surveiller en permanence. A titre indicatif, sur les quatorze « brèves » de la page d'accueil de www.lequipe.fr du 10 novembre 2010, quatre concernent l'état de santé de divers sportifs.

Cet état de « veille permanente » par rapport à sa santé fait partie intégrante de l'entraînement. « Entraîneurs et commentateurs privilégient l'auto surveillance des sens. Le champion doit en priorité trouver ou retrouver ses sensations, il doit obtenir une image de toutes les parties de son corps. La machinerie corporelle est bien devenue un système d'alerte ».⁵² On ne voit pas un corps en bonne

santé mais un agrégat d'organes qu'il faut rentabiliser au maximum.

Ainsi, faire du sport et développer le rapport au corps qui correspond est devenu presque une injonction médicale, faire du sport est une sorte de devoir. Mais au-delà du devoir de faire du sport pour être en bonne santé, le sport prône dans sa pratique un contrôle médical du corps. Les sportifs ne véhiculent plus seulement une image du corps, ils transmettent aussi une inquiétude permanente pour garder chacun de nos organes performants.

Au croisement de la discipline et du biopouvoir : la norme

« D'une façon plus générale encore, on peut dire que l'élément qui va circuler du disciplinaire au régulateur (biopouvoir), qui va s'appliquer, de la même façon, au corps et à la population, qui permet à la fois de contrôler l'ordre disciplinaire du corps et les événements aléatoires d'une multiplicité biologique, cet élément qui circule de l'un à l'autre, c'est la norme... La société de normalisation, c'est une société où se croisent, selon une articulation orthogonale, la norme de la discipline et la norme de la régulation. »⁵³

Le sport fera partie intégrante de cette problématique. Une façon de normaliser le corps à la fois dans les gestes que l'on apprend dans les entraînements, et dans la manière dont il permet de gérer les corps comme processus biologiques.

Les sportifs sont un modèle à double titre : d'une part, parce qu'ils assimilent individuellement les « bons » gestes et d'autre part, parce que tout en étant en bonne santé ils sont particulièrement à l'écoute des injonctions du biopouvoir. Ils occupent une place particulière parce que parmi toutes les populations qui servent de laboratoire au biopouvoir, les fous, les handicapés, les gens en fin de vie, les sportifs sont l'une des rares catégories à être enviable.

50 Pour une analyse de ces problématiques, cf. BENASAYAG, Miguel. *La santé à tout prix : médecine et biopouvoir*.

51 BENASAYAG, Miguel. Ibid. p. 22.

52 VIGARELLO, Georges. « S'entraîner » in *Histoire du corps vol 3*, éditions du Seuil, 2006, p. 191.

53 FOUCAULT, Michel. *Il faut défendre la société : cours au Collège de France 1976*, éditions Gallimard-Seuil, 1997, p. 225.

« C'est ainsi que la violence exercée par la norme n'établit pas d'abord des lignes de division entre « bien » et « mal », mais entre comportement normal et comportement pathologique ou « déviant ». Michel Foucault a montré que ce pouvoir naît de l'agencement du mode de fonctionnement de nos sociétés avec une série de pratiques et de savoirs médicaux qui vont fonder la norme sur la « santé » plutôt que sur la légalité ou la moralité. La norme va relever de questions « biologiques » et trouver sa justification ainsi que son champ d'action dans le corps lui-même. De la naissance à la mort, la discipline du scientifiquement ordonné gagnera du terrain sur des pratiques sociales qui n'étaient jusque-là pas codifiées, ou l'étaient par des rites et des récits religieux ou culturels...

Avec le biopouvoir, c'est comme si les pratiques sociales et individuelles se mettaient à manquer d'un lieu, d'un espace, de dimensions qui ne soient pas intoxiquées par la norme et la discipline ». ⁵⁴ L'omniprésence du sport dans le temps libre y contribue certainement.



*« Road to Wellville » réalisé par Allan Parker.
C'est le début du fitness.*

54 BENASAYAG, Miguel; DEL REY, Angélique. *Eloge du conflit*, éditions de La Découverte, 2007, p. 186-187.

3. L'image du sport comme usine à identités.

Une fois encore, le sport se retrouve au milieu d'une problématique centrale pour notre société : celle de l'identité.

D'une certaine manière, on n'est pas très loin du problème précédent... Cet homme qui se pense comme étant avant tout une conscience, qui « manque de rapport » avec son corps, se trouve un peu perdu, isolé, et seul au monde. A force de vanter, de demander à chacun de devenir un « self made man » un homme qui se fait tout seul, on peine à retrouver ce qui est commun à l'humanité.

Depuis ses origines, le sport moderne est une usine à identités. On lui demande de nous intégrer dans un ensemble, de faire en sorte que l'on appartienne à un groupe. On lui a demandé de forger une unité parmi l'élite de l'empire britannique, de souder les Etat-nations forgés au XIX^e siècle, et plus récemment, de renforcer les liens sociaux dans les quartiers, les banlieues etc.

Initialement, la puissance du sport en tant qu'usine à identités est relativement limitée. Elle prendra cependant une véritable dimension universelle lors de sa rencontre avec cette « usine à rêves » qu'est le cinéma. Une rencontre qui pourrait paraître paradoxale. Ne demandait-on pas au sport de « remettre du corps » dans un monde trop virtuel ? Et voilà qu'il s'agence avec la composante la plus virtuelle de notre société !

Comment expliquer cette rencontre ? Peut-être par une des pistes proposées précédemment : le sport demeure une manière très intellectuelle de s'occuper du corps. Il faudra regarder plus dans le détail de la mise en images du

sport pour comprendre son rôle de « bâtisseur d'identités collectives ».

Bâtir une image

Cinéma

Si beaucoup de films prennent le sport comme décor, très rares sont les films d'auteur portant sur une pratique sportive. *Les Dieux du Stade* de Leni Riefenstahl⁵⁵ sur les Jeux Olympiques de 1936 fut une exception. Ce film offre un fil conducteur intéressant pour étudier l'image du sport, car il paraît avoir droit à une certaine pérennité, mais également parce qu'en gros, depuis *Les Dieux du Stade*, on utilise les mêmes ressorts cinématographiques pour filmer le sport⁵⁶.

La date, le lieu de sa production, et le commanditaire (l'État nazi) sont significatifs. En effet, c'est avec les J.O. de Berlin que le sport devient un phénomène de masse, qui ne regarde plus seulement les sportifs mais tout un chacun. En outre, il a un rapport aux problématiques soulignées précédemment. « Pas d'État plus disciplinaire, bien sûr, que le régime nazi ; pas d'État non plus, où les régulations biologiques soient prises en compte de manière plus serrée et plus insistante. Pouvoir disciplinaire, biopouvoir : tout ceci a parcouru, soutenu à bout de bras la société nazie (prise en charge du biologique, de la procréation, de



« Palombella rosa » réalisé par Nanni Moretti.
Un homme nage dans une piscine vide, tout d'un coup il est heurté par un panneau publicitaire, peu à peu la piscine se remplit de panneaux publicitaires flottants.

55 Leni Riefenstahl est un personnage complexe. Elle fut une des premières femmes cinéastes, mais aussi un des rares réalisateurs allemands à rejoindre le parti nazi. À ce titre, elle bénéficiera de moyens illimités pour filmer les J.O. de 1936. Après guerre, elle s'est surtout consacrée à réaliser des documentaires sur les Noubas et leur pratique de la lutte, en Afrique. Puis en 1974, à 72 ans elle apprend la plongée et réalise plusieurs documentaires sous-marins. Elle est morte à 101 ans.

56 Il y a une dizaine d'années, quelques photographes ont eut l'idée plutôt originale d'associer art et sport. Ils ont ainsi réalisé des calendriers de rugbymen nus qui ont eu un certain succès. Des photos un peu esthétisantes, légèrement érotiques, comme ce que Leni Riefenstahl avait réalisé il y a 80 ans.

l'hérédité ; prise en charge aussi de la maladie, des accidents) »⁵⁷.

Le prologue, un corps-idéal

Les Dieux du Stade s'ouvre sur des plans du Parthénon désert et à moitié détruit. Le message est clair : il ne reste que des vestiges de « notre » identité. Sur les ruines, des statues de dieux grecs dont l'une prend vie : c'est un athlète, c'est par lui que cette culture renaîtra.

Ensuite, des sportifs nus réalisent des exercices stylisés à l'air libre. Ce sont ces êtres purs, dans un monde pur, ce qu'il y a de plus naturel dans l'idéal romantique, l'homme normal délivré de toute « déviance » qui refondra la civilisation. La caméra cadre en contre-plongée (elle est au niveau du sol) allonge le corps des athlètes qui prennent l'allure de géants, leur tête se confondant avec les nuages. Ils sont jeunes, beaux et musclés, ce sont des dieux grecs tels que l'Occident les imagine. Plus exactement des héros, c'est-à-dire des demi-dieux. Ils sont sortis des ruines de la culture grecque, capables de réenchanter le monde moderne dominé par le matérialisme. Siegfried⁵⁸ réincarné en sportif ?

L'un des athlètes sort des décombres du Parthénon, une torche à la main et peu à peu le décor change. On passe à la lumière du jour, l'athlète évolue maintenant sur des routes de campagne, un public l'acclame, sur une carte, on retrace le parcours de la flamme depuis Athènes jusqu'à Berlin. Il arrive dans les villes, rapporte le souffle divin de l'Olympe mêlé à l'air frais et noble des campagnes⁵⁹.

Que ce soit chez Leni Riefenstahl, dans la publicité ou les génériques des retransmissions les plus prestigieuses (J.O,

Coupes du monde, Coupes d'Europe, etc.), on raconte la même chose, à grand renfort de musique épique, de ralentis sur des mouvements, d'effets spéciaux ou du graphisme en 3D. On nous montre un corps idéal, un corps virtuel, dans le cas des images en 3D au sens propre du terme. On nous propose un point de vue métaphysique sur le sport.

Comment montrer le sport ?

Que proposer après le prologue épique ? En effet, un sportif, ce n'est pas toujours très « glamour », mais surtout, certaines compétitions peuvent être très ennuyeuses, manquer d'enjeux. Or, il faut bien montrer des athlètes, de gros gars lançant des boules d'acier, de grandes bringues sautant par-dessus une barre et des moustachus en short courant derrière une balle...

Bien sûr, certains spectateurs qui s'intéressent au sport peuvent y voir des techniques différentes, des styles, une esthétique, un rythme, l'évolution d'un athlète, d'une école, etc. Mais les autres, ceux qui ne sont pas des spécialistes, que peut-on leur montrer ?

Les Dieux du Stade de Leni Riefenstahl développe des techniques narratives qui aujourd'hui, sont devenues de véritables « ficelles » cinématographiques.

- Les jeux de cadrages : ils changent souvent, ce qui permet de varier beaucoup les points de vue, de faire sentir qu'il y a quelque chose à voir.
- Les champs/contrechamps avec le public. Chaque lancer du disque provoque une réaction du public relayée au moins dans le fond sonore, mais souvent aussi dans l'image. Comme aujourd'hui, le public est là pour montrer ses émotions, des émotions toujours simples : joie, peur, tristesse, admiration, jamais rien de complexe, de difficile à interpréter. Toujours quelque chose de très basique, de primitif, de pur⁶⁰.

57 FOUCAULT, Michel. *Il faut défendre la société : cours au Collège de France 1976*, édition Gallimard-Seuil, 1997, p. 231.

58 Siegfried appartient à la mythologie nordique... tueur de dragon, et amant de la Valkyrie Brünhild, fille du Dieu Odin. Il est probablement le personnage le plus important dans l'imaginaire nazi, qui le connaît principalement à travers l'opéra de Wagner.

59 Le corollaire de cette idéalisation du corps est la haine des corps. En effet, dans leur propagande antisémite, la caméra est à contrario posée en plongée : on regarde la « terre », on y voit alors des corps rétrécis, on a des textures de peau, des rides, que l'on place dans des décors urbains.

60 Dans *Les Dieux du Stade*, ces confrontations entre le public et les athlètes vont peut-être un peu plus loin que la simple illustration de la joie ou de la tristesse, elles sont un peu plus fines, un peu plus complexes. Du coup, on a une autre épaisseur de l'événement, d'autres dimensions apparaissent.

- Les différents plans : ici ou là, la réalisatrice propose un plan sur des arbitres concentrés qui mesurent et délibèrent, un plan des officiels très intéressés à la chose, un plan des drapeaux qui flottent dans le ciel pour donner un ton solennel à l'événement et un enjeu dont on ne connaît pas vraiment les limites.
- Les gros plans sur les athlètes : une manière de psychologiser le problème, de montrer que « ça se passe dans la tête » comme le répètent sans cesse les commentateurs. Ces commentaires ne disent pas que c'est une question de stratégie, mais de psychologie : posséder ou non les capacités d'un battant, etc.
- Mais l'élément le plus original est peut-être dans l'usage massif du ralenti, une technique qui reviendra systématiquement dans les retransmissions sportives télévisées⁶¹.

Bref, toutes sortes de procédés pour tenir les spectateurs en haleine en attendant le résultat.

Le film *Les Dieux du Stade* proposait bien, ici ou là, un cadrage, un champ/contrechamps où apparaissait un point de vue propre à la réalisatrice. Une certaine manière de présenter un événement singulier. La télévision s'occupera quant à elle d'éliminer tout type de point de vue, d'autant plus s'il est humoristique. Le sport est quelque chose de trop sérieux !

On s'est beaucoup interrogé pour savoir si Leni Riefenstahl était nazie ou si son film l'était. Je crois que ce débat cache la véritable question sur la manière de filmer le sport et si cette manière convenait bien à l'imaginaire nazi, à l'imaginaire soviétique, et... au nôtre.

61 Il est intéressant de remarquer à quel point le recours au ralenti est souligné dans les comptes-rendus du Colloque *Montrer le sport, Photographie, cinéma, télévision* (sous la direction de Laurent Veray et Pierre Simonet), Les Cahiers de l'INSEP hors série, 2000. Des intervenants pourtant divers prenant en compte différents aspects de l'image sportive semblent tous arriver d'une manière ou d'une autre à commenter cette technique.

Télévision

« *Ma plus grande ennemie, c'est Françoise Boulin, la réalisatrice télé qui s'occupe de Roland-Garros ! Elle est dans sa régie, devant douze écrans qu'elle n'est même pas allée acheter et elle jongle, elle zappe ! Comment voulez-vous « voir » devant douze écrans ? Vous ne voyez pas une image, vous la « brouillez ». Et puis il y a le commentaire...* »⁶².

Les droits de retransmission de la télévision génèrent directement une part énorme du budget du sport professionnel. Par ailleurs, les gros plans sur les joueurs garantissent aussi l'intérêt des sponsors.

Les plus grandes audiences de la télévision viennent des retransmissions sportives. Bien que devenues coûteuses en droits de diffusion⁶³, elles sont toujours rentables. En effet, l'appétit des téléspectateurs en matière de sport et particulièrement de football semble insatiable.⁶⁴

Les sommes d'argent et l'audience en jeu sont tellement importantes que la télévision ne se contente plus seulement de filmer un événement. Désormais, les événements sportifs sont aussi conditionnés par le fait qu'ils sont filmés : le sport bénéficie d'une mise en scène, laquelle s'organise autour de la retransmission télévisée et non plus en fonction du sport en lui-même ou des supporters.

Le flux d'images diffusées au ralenti

Comme le soulignait Jean-Luc Godard : lorsqu'un réalisateur ne sait pas quoi faire... Il propose un ralenti...

62 GODARD, Jean-Luc. « Le cinéma ment pas le sport », in *L'Équipe*, 9 mai 2001.

63 Par exemple, les droits de retransmission de la Coupe du Monde de football sont passés de 34 millions de dollars pour 1978 à 1030 milliards (sans compter les États-Unis) en 2006, voir *Colloque : montrer le sport*, p. 201

64 En 1998, les chaînes hertziennes françaises ont diffusé 2800 heures de sport (soit 119 jours) *Colloque : montrer le sport*, p. 345. Avec l'arrivée du câble et du satellite, la diffusion du sport est assurée par des dizaines de chaînes spécialisées qui émettent en continu. Un autre exemple, la chaîne française Canal + a bâti un modèle économique sur la retransmission du sport et de la pornographie. Deux genres extrêmement codifiés de mise en scène du corps.

Il peut paraître paradoxal de montrer lentement quand on n'a rien à montrer... Cependant, ce procédé est devenu omniprésent dans les retransmissions sportives.

Jacques Blociszewski indique que « ... les réalisateurs français insèrent (des ralenti), couramment 100 dans un match (de football), les Anglais tournent eux en moyenne autour de 70-75 »⁶⁵ alors qu'un match de football dure 90 minutes. « Bernard Leconte en a quant à lui recensé 89 pour la finale de la Coupe du Monde 1998, pour une durée totale de 9 minutes 31 secondes, sur une durée totale de 96 minutes ».⁶⁶ 10% de la retransmission s'est donc passée au ralenti.

Non pas voir mais juger !

Grâce au ralenti, le spectateur devient un initié, ce procédé lui confiant en quelque sorte « la vérité de la chose ». Comme un clin d'œil après une phrase banale, le ralenti laisse entendre qu'il y a plus à voir qu'à première vue. « Un accord tacite, local et éphémère s'installe, encourageant l'acte social de juger, manifestation indispensable de la morale qui justifie la fonction de membre de la communauté de téléspectateurs. L'adhésion donne l'illusion de participer à l'image du sport, donc de se l'approprier dans un mouvement naturel »⁶⁷. Il permet d'aller au-delà du mouvement dans sa temporalité, il propose un passage par les coulisses à travers les gestes simples qui forment ce mouvement.

On revient à la problématique évoquée dans le chapitre précédent dans le rapport au corps : on veut arriver au geste simple. Avec le ralenti on peut juger comment l'athlète exécute ces gestes simples.

La vérité provient du ralenti : il atteste la faute, le hors-jeu... Grâce à lui, on sait si le saut est « mordu »... Surtout,

il révèle davantage que le mouvement qui, lui, est trop complexe. Enfin, il conjure la crainte de tout spectateur de « rater quelque chose », une crainte d'autant plus alimentée par la perception que, dans le monde moderne, « tout va trop vite ». Comme le dit J. Blociszewski, l'un des principaux effets du ralenti est « l'enquête et le procès : la télévision scénarise le match et nous propose une forme d'enquête. En nous remontrant longuement l'action, elle nous place en position de juger, si le but était bien marqué, s'il y avait faute, si l'arbitre s'est trompé. »⁶⁸. Avec le ralenti, l'image devient un « élément de preuve »⁶⁹. Le spectateur ne regarde pas, il juge.



France 1998. La France gagne la coupe du monde de football. Pendant quelques jours, les Français seront fiers de leur nation multi-ethnique à l'image de leur équipe de foot.

En revanche, les retransmissions sportives s'attachent très peu à filmer des corps en mouvement. Sans doute, de tels plans surabonderaient d'ambiguïtés, offriraient trop à interpréter, nécessiteraient des spectateurs très actifs, engendreraient en plus la crainte de « rater des choses ». « Le temps du match télévisé est dorénavant structuré par l'alternance constante du direct et du différé où le différé immédiat tient une grande place... le réel est considéré comme devant être amélioré »⁷⁰. Ainsi par le ralenti, on évacue la complexité du mouvement, il est idéalisé, simplifié pour permettre de le juger plus facilement.

65 BLOCISZEWSKI, Jacques. « Mexique-France : un style télé très anglais », article paru dans *Le Monde* du 18/06/2010.

66 LECONTE, Bernard ; GABASTON, Jacques. *Sports et télévision*, édition L'Harmattan, 2000, cité par Jacques BLOCISZEWSKI « Le football télévisé victime du ralenti » in *Communication et Langages*, n° 129, 3e trimestre 2001, p. 4-20.

67 DIANA, Jean-François. « Les enjeux du ralenti... » in *Montrer le sport*, Cahier de l'INSEP, hors série, 2000, p. 262.

68 BLOCISZEWSKI, Jacques. « Le football télévisé victime du ralenti » op.cit. p. 4-20.

69 Ibid.

70 Ibid.

Non pas monter mais classer

En raison de cette recherche de la seule vérité du sport, la pratique sportive ne permet pas le cinéma d'auteur⁷¹. En effet, pour avoir un auteur, il faudrait un point de vue – c'est-à-dire un corps. Alors qu'on filme tout sur le même plan, on décontextualise, on ne respecte pas la temporalité. Or, les réalisateurs sportifs se limitent à filmer des informations, à mettre en image des données, comme on mettrait en page un tableau.



Marseillaise sifflée lors du match France-Tunisie : Quelques années plus tard, il ne reste pas grande chose de la France Black-Blanc-Beur de 1998.

« Aujourd'hui ce qui me navre, c'est que tous les matchs sont filmés de la même façon. Le premier tour comme le dernier. C'est le règne du toujours pareil »⁷² disait encore Godard en 2001. Les reportages se bornent à informer, à classer des résultats, à montrer la vérité plutôt que des problématiques, on ne cherche pas à filmer un événement, ou en d'autres termes, personne ne cherche à filmer ce qui singularise ce match-là, ce lancer-là ou ce saut-là. Il poursuit : « On se contente de filmer le résultat, le spectaculaire. Pour moi chaque match est différent. Auxerre-Sedan, ce n'est tout de même pas la même chose que Dynamo de Moscou-Juventus de Turin ! Ce n'est pas la même histoire, donc cela ne doit pas se filmer de la même

manière. Les sportifs eux-mêmes finissent par avoir les mêmes réactions, les mêmes expressions de haine lorsqu'ils gagnent, tels des Hutus exterminant des Tutsis. ».

Comme on filme l'éternelle répétition du même, en tant que même, la seule différence qui apparaît c'est le résultat. L'avalanche infinie de statistiques : combien de fois cet athlète a gagné, quelle est sa moyenne, combien de fois le pays a fait ceci... Mais aussi combien de passes réussies, combien de « duels » gagnés ou perdus... La singularité du geste, du style, de la stratégie, du contexte, du lieu, du moment disparaît au profit d'un rigoureux bilan comptable.

Le bruit

Les diffusions sportives proposent deux commentaires types.

Le premier est très effacé : c'est celui du commentateur à moitié endormi, récitant du mieux qu'il peut les noms des sportifs qui touchent le ballon, s'apprêtent à sauter ou qui « font la course en tête ».

Dans le second, au contraire, les commentateurs prennent parti, s'engagent complètement dans la partie. Ils perdent alors toute distance et tout respect pour les spectateurs, se comportant comme s'ils étaient leur « pote », racontent des blagues chauvines, font des commentaires haineux et méprisants, des analyses absurdes, etc. En un mot, la télévision dans toute sa splendeur.

Tout semble permis pourvu qu'on réponde à cet impératif : il faut un commentaire. Dans notre société des images, il ne vient à l'idée de personne de laisser simplement les images sportives parler d'elles-mêmes. Pourtant, lors d'un spectacle de danse aucun expert ne viendra nous expliquer en voix off : là, c'est Baryshnikov, il fait un pas qui évoque un cygne, où, là « John Travolta et Olivia Newton-John ; ils dansent de manière très sensuelle pour évoquer leur désir ».

Par contre, il semble indispensable d'entendre un expert expliquer : « c'est Zidane qui a la balle, il la passe à Ronaldo pour qu'il marque un but ». Les seules images, ou les images avec pour seul fond sonore la rumeur du stade – ou accompagnées d'une musique – ne suffiraient abso-

71 Il y a quelques contre-exemples, parmi eux « Ali the greatest » ou « The french » de William Klein, mais dans ces films c'est plutôt la contextualisation du sport et des sportifs qui est travaillée. Dans la plupart des fictions sur le sport, celui-ci sert surtout de métaphore.

72 GODARD, Jean-Luc. « Le cinéma ment pas le sport », in *L'équipe*, 9 mai 2001.

lument pas. Il est possible que, pour la plupart des spectateurs, le sport ne suffise pas. Il nous faut une valeur ajoutée, une « autorité » qui nous décrive ce qu'il y a à regarder dans ce qu'on voit. Quelqu'un qui nous raconte une histoire. La voix de la conscience qui nous explique les images du corps.

Cette histoire nous est racontée par une voix au-dessus de la mêlée, comme sortie de nulle part. Car, personne ne voit jamais ceux qui parlent, et ceux-ci n'ont jamais un statut très clair : journaliste ? expert ? copain ? juge ? Dieu-le-Père ? Pour le moins, il s'agit d'une voix qui ne souffre aucune contestation, ne rencontre aucun contradicteur, et qui peut, à loisir, se laisser aller aux divagations les plus invraisemblables sans aucune attache avec l'événement en cours. « Tout le mal vient de là (du commentaire). Imaginons que l'on entende à Roland-Garros la voix de Jean-Paul Loth sortir des haut-parleurs disséminés dans le stade pendant les échanges. Si le spectateur de télévision supporte ce que le public ne supporterait pas, c'est que l'image du match est si absente qu'il faut lui redonner un semblant de présence. Il faut la « doper ». Le commentaire qui se substitue au temps réel célèbre le deuil du corps au travail. Le corps est l'image, muette comme une tombe. Le commentateur est le profanateur. Il nous interdit de vivre notre liberté de spectateur, pourtant déjà réduite. »⁷³.

Cette voix possède au moins trois fonctions :

- Elle doit – et ceci est probablement indispensable – fabriquer des héros. Si l'on a besoin de donner les noms des joueurs, c'est qu'il faut des personnages. Un type qui fait une passe à un autre n'est guère passionnant, à moins qu'il soit capable d'apprécier comment il reçoit le ballon, comment il fait sa passe, deviner la position des joueurs de son équipe et de l'équipe adverse, se représenter la situation dans laquelle il se trouve, réaliser la nouvelle situation de jeu que génère cette passe... Par contre, dès que c'est Zidane qui fait la passe, le stade fébrile s'émeut et vibre, et le jeu devient

épique. Alors, cela veut dire quelque chose pour tout le monde. On s'éloigne de la question du sport. Il s'agit d'un personnage connu qui pose un acte. Donc, on a tous un avis sur lui. Si la rencontre est dépourvue de vedettes, alors on en crée : le commentateur s'attarde sur l'histoire d'un joueur qui a survécu au cancer, d'un coureur ayant surmonté une blessure. Bref, peu importe, pourvu que l'élément évoqué puisse transformer le sportif en personnage. Car, il est indispensable d'avoir des personnages pour raconter une histoire ;

- Nous faire sentir que « ceux qui jouent », c'est nous. Les commentateurs sont capables d'accomplir des miracles de rhétorique pour trouver un lien identitaire entre leur public et l'une des équipes ou l'un des athlètes. Une quelconque alliance, une ressemblance invraisemblable, un vague fait historique ou un personnage connu du public, des joueurs ou supporters de l'une des équipes, peu importe. Tant que l'on peut inventer une identification, cela fait l'affaire. Mais il faut construire des identités, bâtir des affrontements censés être très profonds, dans lesquels « nous » sommes parties prenantes ;
- Ensuite la voix doit aussi élargir l'enjeu. Elle va nous parler de ce qui est juste ou injuste, bien ou mal, vrai ou faux. Est-ce que le résultat est juste ? Est-ce que telle décision de l'arbitre plus qu'une autre est juste ? Est-ce que tel joueur méritait ce qui lui arrive ? Ou alors, a-t-on commis une injustice contre NOUS ?

Il est étonnant d'entendre à quel point des commentateurs parlent de morale. Tout geste est analysé depuis ce point de vue et confronté ensuite à la dure vérité d'interminables bilans comptables sur les chances de se qualifier pour la prochaine étape.

On retrouve ainsi trois valeurs. Même si elles ne sont pas intrinsèquement propres à la pratique sportive, ces valeurs sont inhérentes au sport tel que la plupart des gens le voient, c'est-à-dire au sport télévisé :

- Une explication de tout ce qui se passe par un renvoi permanent à des héros ayant forgé le destin de leur équipe ;

73 GODARD, Jean-Luc. « Le cinéma ment pas le sport », in *L'équipe*, 9 mai 2001.

- La création d'une identité : une identification imaginaire à un « nous » dans laquelle on est complètement passif ;
- Un discours moral qui donne une valeur d'exemple universel à chaque geste jugé pour nous ou contre nous.

« Dissocier les commentaires des images télévisuelles revient à mettre en évidence une tension, voire une disjonction entre le visuel et le sonore. Nous pensons en particulier à une phrase de Gilles Deleuze : une voix parle de quelque chose (...) en même temps, on nous fait voir autre chose, et enfin ce dont on nous *parle est sous ce qu'on nous fait voir* »⁷⁴.

Finalement avec la télévision, on ne voit pas « grand chose du peu qui nous est montré » et on écoute quelqu'un qui nous dit ce qu'on a vu. L'image du sport est fabriquée par une voix sortie de nulle part qui nous dit ce qu'on voit. Mais, est-ce que malgré tout le sport produit un récit commun ?

Le sport : un mythe moderne ?

En d'autres mots, les figures des sportifs, des compétitions peuvent-elles constituer une sorte de mythologie contemporaine ? En entendant « mythe » dans le sens de Lévi-Strauss, le sport peut-il être compris comme un récit commun qui permet à une société de penser et de se penser à partir d'éléments transversaux que tout le monde connaît.

La volonté mythique existe depuis le début de l'olympisme. Se référer aux « J.O. » l'atteste, et ce n'est pas un moindre détail si Coubertin ne cesse de faire référence à la Grèce ancienne. De la même façon, de nos jours, il suffit de regarder le nombre de titres des journaux sportifs faisant allusion au « héros » de telle ou telle rencontre, au caractère « mythique » de tel ou tel stade. Au hasard d'une

recherche, on retiendra par exemple cette manchette du très sérieux journal *Le Monde* : « Nadal : un champion, un mythe, déjà une légende »⁷⁵. La progression du joueur espagnol ; champion, mythe, légende correspond en quelque sorte au parcours idéal du sportif. Le sport devrait toujours construire un mythe. De même, en se connectant sur le site internet du journal *l'Équipe*⁷⁶, un journal populaire spécialisé dans le sport, l'occurrence du mot « mythe » offre 858 références d'articles publiés dans les quatre dernières années. Si l'on introduit « légende », on obtient 1191 articles et « héros » est relié à 1225 articles, toujours dans les quatre dernières années.

Autre référence, dans ses « Mythologies », Roland Barthes inclut notamment le Tour de France. Dans son article de 1955, « le Tour de France comme épopée », Barthes commence par cette remarque : « Il y a une onomastique⁷⁷ du Tour de France qui nous dit à elle seule que le Tour est une grande épopée. Les noms des coureurs semblent pour la plupart venir d'un âge ethnique très ancien... »⁷⁸.

Et il conclut : « Je crois que le Tour est le meilleur exemple que nous ayons rencontré d'un mythe total, donc ambigu ; le Tour est à la fois un mythe d'expression et un mythe de projection, réaliste et utopique tout en même temps. Le Tour exprime et libère les Français à travers une fable unique où les impostures traditionnelles (psychologie des essences, morale du combat, magisme des éléments et des forces, hiérarchie des surhommes et des domestiques) se mêlent à des formes d'intérêt positif, à l'image d'un monde qui cherche obstinément à se réconcilier par le spectacle d'une clarté totale des rapports entre l'homme, les hommes et la Nature. Ce qui est vicié dans le Tour, c'est la base, les mobiles économiques, le profit ultime de l'épreuve, générateur d'alibis idéologiques. Ceci n'empêche le Tour d'être un fait national fascinant, dans la mesure où

⁷⁵ *Le Monde* du 14/09/2010.

⁷⁶ Cf. www.lequipe.fr.

⁷⁷ Étude, science des noms propres spécialisée dans le nom des personnes.

⁷⁸ BARTHES, Roland. *Mythologies*, éditions du Seuil, Paris, 1957, p. 103.

⁷⁴ DIANA, Jean-François. « Les enjeux du ralenti... » in *Montrer le sport*; op.cit; p 264. La citation de Deleuze provient de *Qu'est-ce qu'un acte de création*, conférence prononcée à la FEMIS, le 17 mars 1987.

l'épopée exprime ce moment fragile de l'Histoire où l'homme, même maladroit, dupé, à travers des fables impures, prévoit tout de même à sa façon une adéquation parfaite entre lui, la communauté et l'univers »⁷⁹.

Peut être, mais il faudrait désormais intégrer le fait que la télévision est entrée dans le jeu.

Dans les mythes grecs, ce dont il est question, c'est de la condition humaine ! De ce moment où le héros trouve sa fragilité et non sa force ou sa faiblesse. Or dans la compétition sportive, il est le plus souvent question de toute-puissance (et donc de force en opposition à faiblesse). Dans son interview à L'Équipe, le cinéaste Jean-Luc Godard faisait la remarque suivante sur la manière de filmer le sport : « la télévision filme la vedette et sa gloire, pas l'homme et sa misère »⁸⁰.

Si le sport peut difficilement devenir un mythe commun, c'est parce que ce qu'on cherche dans le sport est la vérité. On cherche le fin mot de l'histoire : « qui-c'est-qu'a-gagné ? ». C'est pourquoi Godard affirme que « Même Tapie, lorsqu'il perdait sur un stade de foot ne pouvait pas dire : j'ai gagné. Alors que dans d'autres domaines, même ministre, il pouvait dire n'importe quoi. La politique, le cinéma, la littérature mentent, pas le sport »⁸¹. Le cinéma, certains films en tout cas, racontent des histoires ouvrant sur des possibles alors que le sport a tendance à tout renfermer dans la vérité du résultat. « La fiction peut dire le conte, mais ne peut pas rendre les comptes »⁸². Créer une légende, une fiction, implique de nous donner accès à la complexité d'une situation, subvertir LA vérité, raconter autrement d'autres choses que la vérité officielle⁸³.

Ainsi, comme la question énoncée dans le sport est celle de la vérité, on obtient – non pas des héros – mais des

modèles figés dans le marbre. Les héros des mythes grecs n'ont rien des modèles à imiter ou à éviter. Quelle est la vérité d'Ulysse, d'Ajax, de Médée, d'Œdipe ?

La question demeure encore sans réponse depuis 25 siècles. Ou plutôt depuis 25 siècles, ces personnages nous permettent de penser sans que jamais on en arrive à en épuiser le sens.

Par contre, le moindre joueur de foot est censé, pour mériter le statut de vrai sportif, être un modèle pour ses contemporains, pour la jeunesse du monde entier.



« Antifa-Chasseurs de skins » réalisé par Marc-Aurèle Veccione. Les skinheads, chassés des salles de concerts et de certains lieux publics, vont trouver refuge dans le stade du PSG. Là-bas personne, ni les dirigeants, ni les fédérations, ni les supporters, ni la police ne jugera que leur présence pose problème.

Tout le monde s'offusque lorsque les sportifs ne sont pas des modèles de vertu.

Lors de la récente Coupe du Monde, les médias français ont cru nécessaire de donner la parole à Alain Finkelkraut⁸⁴ pour qu'il explique que traiter son entraîneur de « fils de pute » dans le vestiaire relevait de l'injure inouïe. Affirmer qu'il voulait absolument savoir tout ce qui se passait dans les vestiaires, qu'il s'agissait d'une question extrêmement importante pour notre civilisation...⁸⁵. Certes injurier, c'est très mal poli et n'offre pas un bon exemple pour les enfants, cependant ces écarts arrivent dans beaucoup

79 BARTHES, Roland. Op.cit, p. 111.

80 Interview de Jean-Luc GODARD, « Le cinéma ment, le sport dit la vérité », in *L'Équipe*, 9 mai 2001.

81 GODARD, Jean-Luc. Ibid.

82 GODARD, Jean-Luc. Ibid.

83 Sur cette problématique on peut lire le chapitre 6 : « Les puissances du faux » dans *L'image-temps* de Gilles Deleuze, éditions de Minuit.

84 Alain Finkelkraut est un polémiste français.

85 Interview de Alain FINKELKRAUT sur France-Inter le 21 juin 2010, on peut voir la vidéo de cette intervention proprement délirante sur : www.dailymotion.com/video/xdrfk_crise-du-football-francais

Sport et société

d'autres situations et dans tous les milieux sans que cela ne devienne une affaire d'État. Dans un autre genre, sur le site d'information « Rue 89 », un article daté du 25/04/2010 se demande « pourquoi les footballeurs vont voir des prostituées ? »⁸⁶... Il se peut que ce soit pour la même raison que les menuisiers, les PDG ou les ensei-

gnants. Peut-être devrait-on déplacer la question et se demander : pourquoi les éducateurs prennent les sportifs comme modèle ? Qu'est-ce qui dans notre société justifie cela ? On reviendra sur cette question dans la dernière partie de notre analyse.



« Maradona, un gamin en or », réalisé par Jean-Christophe Rosé.

Un terrain vague dans un bidonville, un enfant jongle avec une balle, il rêve de gagner la Coupe du Monde avec son équipe nationale. Il le fera quelques années plus tard.

⁸⁶ Cf. www.rue89.fr

4. L'identité

Être

Si le sport est une usine à identités, il faut bien noter qu'elle tourne essentiellement à l'image et non à la pratique. On peut concevoir un type d'identité, ayant à voir avec l'« être » plutôt qu'avec le « faire ». Généralement, la défense du sport comme « vecteur » d'identités parle des identités ayant trait à l'être. Mais elles sont alors très superficielles, il s'agit d'identités à crier très fort : « je suis un ceci ou un cela ! ». Elles sont tellement évanescentes qu'on risque de les oublier. Pire, elles n'existent que par opposition. Tout ce qu'elles peuvent affirmer c'est : nous sommes « nous » parce que nous ne sommes pas « eux ». Et très souvent, eux, ils sont le Mal. Du coup, nous, on est le Bien. Si eux, c'est le Mal, alors il faut les éliminer !

Les équipes se ressemblent beaucoup et c'est pourquoi leurs supporters ont besoin d'être dans un affrontement permanent pour se fabriquer une identité, pour se différencier. Ils cherchent en permanence dans le moindre mouvement de l'adversaire un signe évoquant une différence abyssale cachée. Il est vrai que ce type d'identification apparaît aussi dans la musique ou dans la politique. Par exemple, dans les années '80, punks et rockeurs s'affrontaient régulièrement en France. Toutefois, cette compétition n'était pas le seul aspect remarquable de leur culture. Il y avait notamment la musique. Par ailleurs, d'autres éléments les ont étrangement poussés à s'allier pour des raisons politiques quelques années plus tard⁸⁷.

C'est pourquoi dans le sport il faut renforcer, « doper » l'intérêt. Annoncer le déplacement de 50.000 personnes suggère implicitement « qu'il y a quelque chose d'important à voir ». Tout comme dire qu'il y a : « un match à haut risque », c'est laisser croire qu'il y a un risque, qu'il se passe

quelque chose. Vous voyez, il peut se passer « quelque chose » tant l'enjeu est important.

Ainsi, Patrick Mignon rappelle les interventions dans le Journal de 20 h. sur le match Hollande-Angleterre (Coupe du Monde 1990) : lors des « décrochages » sur place, un reporter rappelait régulièrement « jusqu'à maintenant, il ne se passe rien, mais je vous tiens au courant dès qu'il y a du nouveau »⁸⁸.

Et, parmi les incarnations de « quelque chose », un affrontement violent est la première qui vient à l'esprit. Peut-être pourrions-nous le rapprocher de la réflexion de E. Dunning : « ... tandis que cette société (la société moderne) tend à exercer un contrôle relativement élevé et effectif sur la violence, l'obligation de compétitivité – conjointement avec les longues chaînes d'interdépendance et le schéma corrélatif de la socialisation qui contraignent les gens à prévoir, à différer le plaisir immédiat et atteindre leur but par des moyens rationnels – incite parallèlement les citoyens ordinaires à recourir à une violence planifiée ou instrumentale dans des situations spécifiques, notamment dans le crime, les sports... »⁸⁹.

On peut sans doute extrapoler pour dire que si notre société favorise la compétition, c'est-à-dire l'individualisation, la distanciation, lors des compétitions sportives c'est

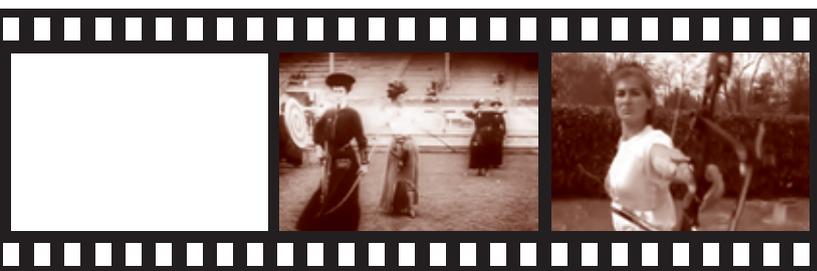


*« Palombella rosa » réalisé par Nanni Moretti.
Lors d'un match de water-polo un joueur en frappe un arbitre, il est exclu par l'arbitre. Tandis qu'il sort de la piscine il tente d'expliquer que depuis 20 ans on lui répète la même phrase « ce n'est pas un sport pour gonzesses », il est fatigué d'entendre sans cesse cette sentence ridicule.*

87 Cette histoire est racontée entre autres dans le documentaire de Marc-Aurèle Vecchione *ANTIFA : Chasseurs de skins* ce film a au moins la qualité de montrer une identification très simpliste, et en même temps montre que ces bandes ne se résument pas à cela. Il y a certes les vêtements, quelques autres signes d'appartenance, mais en même temps les groupes construisent des choses extrêmement diverses.

88 MIGNON, Patrick. In *Montrer le sport...* Op.cit.

89 ELIAS, Norbert ; DUNNING, Éric. Op.cit., p. 328.



« Femmes et Sport », réalisé par L'INSEP.
Pour le Baron Pierre de Coubertin, la place des femmes n'est pas de faire du sport en public, par contre couronner le vainqueur fait partie de leurs attributions.

avant tout pour éliminer toute distance par rapport au jeu afin d'y être pris corps et âme. De prendre conscience qu'on appartient à un ensemble, que sans arrière-pensée on est nombreux à vouloir ensemble la même chose. Seulement, on a tellement réduit la chose à une simple affaire comptable que cette identité n'a plus aucune épaisseur, plus aucune consistance.

Les identités « eux-nous » sont une aubaine pour les politiciens, et dictateurs. Des Jeux olympiques de Berlin à ceux de Pékin, en passant par la Coupe du Monde de 1978 en Argentine, les exemples fournis par le XX^e siècle sont innombrables. Ces identités superficielles, mais très intenses par moment, dénuées de toute critique sociale, et même insensibles aux clivages politiques ou sociaux, ne génèrent jamais rien. Elles créent cependant une ambiance de passivité heureuse, de spectateurs repus et de fusion captivante, facile à utiliser. Elle installe l'illusion d'un « nous » victorieux, mais un « nous » qui ne fait rien si ce n'est que regarder, un « nous » qui n'est lié à rien, qui n'a pas d'histoire et qui n'a donc aucune prise sur le réel.

Nonobstant la sympathie que le message semble porter – comme en 1998 lorsqu'avec la victoire de son équipe de foot, la France avait « découvert » qu'elle était multiculturelle et l'avait affirmé fièrement – cela ne se traduit par rien de concret. C'est dans ce sens que la formule de J-M. Brohm « sport-opium du peuple » paraît tout à fait justifiée.

« Le faire », la praxis

Il existe également un autre type d'identité. C'est celle que l'on forge par un style, par une façon de faire : avoir une manière de nager, de peindre, ou de danser singulière. C'est en « faisant » que l'on crée une singularité. Et cette identité-là ne peut jamais être fixée, figée, statique.

Dans le sport, ce genre d'identité existe aussi bien entendu. Sur le plan personnel, beaucoup de sportifs ont un style propre. Mais il y a aussi des identités collectives, qu'on retrouve souvent dans les sports dits minoritaires, comme dans le surf ou chez les amateurs de skateboard. Dans ces milieux, on trouve inéluctablement une culture propre en soi qui va bien au-delà de la pratique du sport : un style de musique, un certain nombre d'engagements, un attachement fort à certains lieux... Dans une enquête extrêmement rigoureuse sur le sport de rue réalisée par Gilles Vielle-Marchiset, à Besançon, auprès de groupes de joueurs de basket et de skateurs, l'auteur conclut notamment que « Pour la grande majorité (88%), les relations nouées dépassent largement le lieu de pratique. »⁹⁰.

Dans cette même étude, l'auteur constate que dans ce type de basket « leur style de jeu est basé sur une logique de spectacle. La mise en scène prime aux dépens du score. La souplesse du règlement (effectifs variables, espaces de jeu négociés, règles du contact et du marcher peu strictes, temps de jeu non défini...) laisse de nombreux espaces de liberté, qui permettent à chacun de s'exprimer avec fantaisie et originalité »⁹¹ mais, en même temps, il note que « les sportifs de rue apparaissent comme un « ersatz » sportif limité et simplifié. »⁹², auprès des fédérations notamment. Le problème est que pour bénéficier de terrains, la tendance sécuritaire-réglémentaire les oblige de plus en plus à passer par les pouvoirs publics. Or, pour

90 VIELLE-MARCHISET, Gilles. *Sport de rue et pouvoirs sportifs*, Presses universitaires de Franche-Comté, 2003, p. 43.

91 VIELLE-MARCHISET, Gilles. *op.cit.*, p. 43.

92 VIELLE-MARCHISET, Gilles. *op.cit.*, p. 64.

ces derniers ou pour les fédérations : « le problème, c'est que les sports de rue ne sont pas organisés »⁹³.

Et s'organiser, surtout dans le cas du basket, signifie passer par la fédération et donc se plier à des règlements stricts et des compétitions officielles. Une pression convergente existe pour que toutes les activités physiques (non liées à un travail) prennent une forme « sportive ». Faire du sport doit être sérieux, il faut tendre à des gestes performants, obtenir des résultats. Or, dans le sport de rue, d'autres paramètres rentrent en compte comme la beauté du geste, la difficulté à l'accomplir, mais aussi la prise en compte des comportements qui vont dans le sens de « l'esprit du groupe ». En effet, les joueurs ne sont pas uniquement des joueurs ou des participants, c'est aussi une bande, des voisins, des amis. Le jeu implique aussi le rapport avec les gens qui fréquentent ses abords, qui passent dans la rue, qui ne sont pas des spectateurs, mais des voisins. Le rapport au lieu implique aussi de s'en occuper, parfois de le protéger des dégradations, parfois même de le construire (c'est souvent le cas pour les skateparks) ou de le reconstruire.

Il s'instaure aussi un rapport différent de celui né du respect strict des règles de jeu. Dans ce type de pratique, le lien social est beaucoup plus fort, tout simplement parce que le nombre de questions sociales que doit prendre en compte le sportif est beaucoup plus important. Tandis que dans la pratique sportive officielle il s'agit, en général, d'assister à l'entraînement, au match, très éventuellement boire un coup et rentrer à la maison, ici au contraire il s'agit de partager un creuset commun d'échanges et de réjouissances fait de règles négociées (et non codifiées) et mises en place de façon tacite.

« Nombre de pratiques nouvelles depuis les années 1970-1980 se sont développées en marge des sports traditionnels. Nombre d'entre elles revendiquent une contre-culture, une appartenance spécifique, cette résistance envers les institutions que la société plus individualiste semble aujourd'hui manifester. Les surfeurs de l'Atlantique interrogés par

J.P. Augustin, par exemple avouent « une singularité de style de vie et un sentiment de différence » qui les éloigne du réseau sportif traditionnel ; les skieurs du free ride, ce ski de l'extrême avide de hors-piste et de vertical, désignent également leur pratique comme « un mode de vie, un phénomène de société » sensible à la nature plus qu'aux compétitions organisées ; où les coureurs sur route encore qui ne cessent de lutter pour des courses échappant aux structures fédérales, privilégiant l'aventure collective, un vaste happening, où chacun viserait une performance personnelle plus qu'un défi lancé aux meilleurs. Alors que les associations de rollers multiplient les initiatives urbaines pour quelque liberté de mouvement »⁹⁴.

Il y a deux points en commun dans ces pratiques. C'est d'une part, la revendication d'une très forte « territorialité » : un terrain de volley a les mêmes caractéristiques partout, alors qu'un parc de skate, une plage, un quartier sont toujours singuliers. D'autre part, elles intègrent d'autres dimensions, d'autres valeurs que la compétition et les trophées récoltés ou perdus, elles ne passent pas le temps à juger des gagnants et des perdants. En effet, la compétition sportive est devenue une sorte d'étau qui réduit le sport à une histoire de gagnants parce qu'ils « avaient en eux ce qu'il fallait » et de perdants « qui n'avaient pas en eux ce qu'il fallait ». Ce qui confère des vertus incroyables au gagnant, de sorte que « être gagnant » devient non pas un fait, mais une vérité : la vérité d'un individu (winner-loser).

93 VIELLE-MARCHISET, Gilles. *op.cit.*, p. 123.

94 VIGARELLO, Georges. « S'entraîner » in *Histoire du corps Vol 3*, éditions du Seuil, 2006, p. 189-90.

5. Conclusion et retour au point de départ, la compétition

Les gagnants sont ceux qui ont le bon corps. Le cinéma et la télévision se bornent à montrer celui qui a gagné, les identités sportives sont nourries et entretenues par la sève des gagnants et des perdants. Les mythes sportifs les plus célébrés sont ceux des gagnants. Le rapport au corps préconisé est celui d'en faire un outil performant en vue d'obtenir le meilleur rendement dans le seul but de collectionner des victoires individuelles, mais aussi pour faire gagner sa nation.



*Vidéo amateur réalisé par Super Mario.
Une course amateur à la campagne.*

La question qui reste en suspens et qui permet de faire une lecture transversale de toutes les problématiques que l'on a évoquées est la suivante : le type de compétition tellement réducteur que développe le sport est-il inhérent à sa nature ou des alternatives sont-elles possibles ? C'est-à-dire comment on produit ces gagnants ? Qu'est-ce qui justifie que la compétition dise la vérité sur l'être de chacun ?

Pour tenter d'y répondre, nous essayerons de montrer trois points de vue différents, mais non exhaustifs, et qui, d'une certaine manière, déterminent ce qu'il est possible ou impossible de faire avec le sport.

Albert Jacquard : **la compétition sportive est-elle justifiée par la théorie de l'évolution ?**

Dans son livre *Halte aux Jeux*, publié en 2004 à l'occasion des Jeux Olympiques d'Athènes, Jacquard revient sur les problématiques que l'on a évoquées dans cette étude. Il traite du sport comme vecteur ou producteur de lien

social : « En attribuant une place importante au jeu dans les activités des adultes, une société se maintient elle-même dans un état de jeunesse, c'est-à-dire de construction permanente de soi et de la cité. Nous pourrions donc nous réjouir à la perspective d'une invasion de l'actualité, durant l'été prochain, par les Jeux Olympiques. », tout en déplorant que : « ces événements sont malheureusement loin d'avoir les vertus que nous venons d'évoquer et l'on pourrait à bon droit leur refuser l'appellation de jeux. Ce sont en réalité des activités d'une toute autre nature, très éloignées du jeu, puisqu'elles sont présentées comme des compétitions sportives... »⁹⁵.

Il aborde également le sport comme rapport au corps : « La véritable pratique d'un sport consiste en un dialogue de chacun avec son propre corps sous le regard critique et éventuellement louangeur des autres. (...) Il (le corps) est un objet ; il est fait d'organes, de cellules, de molécules, il est un ensemble de « poussières d'étoiles ». Mais il n'est pas qu'un objet ; il est aussi le support indéfinissable qui se désigne lui-même quand je dis « je », ne pas le respecter c'est me détruire... Le mot « sport » est malheureusement utilisé sans précaution, dans une confusion organisée... Il désigne alors le comportement d'athlètes qui utilisent les performances de leur corps comme source de leur notoriété et de leurs revenus. Par nécessité, il leur faut rentrer dans un processus de concurrence, de compétition, où le plaisir n'a guère de place, et n'est pas, en tout cas, l'objectif. Celui-ci est bien défini et tient en un seul mot : la victoire. Il s'agit de l'emporter sur l'autre, individu ou équipe, de gagner, c'est-à-dire de faire des autres des perdants »⁹⁶.

Dans les deux cas, Jacquard arrive à la conclusion que le caractère « compétitif » est déterminant pour réduire la pratique sportive. Sa question est donc d'analyser la compétition et comprendre quel est son rapport avec le sport. Ce sera également notre démarche.

Or lorsqu'on regarde la justification de la compétition, que ce soit dans le sport ou ailleurs, on arrive assez rapidement

⁹⁵ JACQUARD, Albert. *Halte aux jeux*, éditions Stock, 2004, p. 20.

⁹⁶ JACQUARD, Albert. *Ibid.*, p. 25-26.

à deux théories omniprésentes. Toutes deux placent la compétition comme un élément naturel de l'humanité. La théorie économique libérale postule la compétition comme source de progrès et le caractère naturel du marché⁹⁷. Tout comme une certaine lecture de la théorie de l'évolution voit dans la compétition l'essence même de la vie, qu'elle résume dans le fameux « *struggle for life* »⁹⁸ formulé par Spencer. La naissance de ces deux théories coïncide avec celle du sport moderne et en partage le lieu d'origine, à savoir l'Angleterre.

Albert Jacquard va surtout s'intéresser à la théorie de l'évolution, en postulant que si l'essence même de la vie était la compétition, il serait normal que les Jeux prennent aussi cette forme. Cette référence est loin d'être arbitraire. Spencer lui-même est l'un des premiers intellectuels à s'intéresser au sport⁹⁹. De même, Coubertin conseillait de développer le sport « au nom des concurrences démocratiques et du *struggle for life* »¹⁰⁰.

Et, « Un siècle et demi après Darwin, ces idées sont encore largement acceptées. La lutte entre les individus serait nécessaire pour obtenir la progression de l'ensemble. La compétition serait imposée par la nature elle-même. Des activités comme les Jeux Olympiques seraient donc en cohérence avec les lois qui régissent l'univers. »¹⁰¹.

Or, Jacquard avance qu'il y a méprise, en tout cas qu'il y a une simplification abusive de la théorie de l'évolution. On prétend que la compétition permet d'identifier les

meilleurs spécimens et ainsi faire évoluer l'espèce or ceci est faux. D'une part, les capacités du vainqueur ne sont pas héréditaires. On sait maintenant que seule une partie du code génétique est transmise et par ailleurs énormément de facteurs épigénétiques, c'est-à-dire liés à l'environnement, jouent aussi dans le développement d'un individu. Il y a là une première intervention du hasard.

Par ailleurs, évoquer la survie des « plus forts » constitue un raccourci, car ce n'est pas le plus fort, mais le plus adapté à une situation donnée qui « survit ». Cela signifie que si la situation change, le même ne sera pas forcément le plus adapté. Encore une fois, il sera question de hasard. D'où la conclusion de Jacquard : « Dans le jeu de la nécessité et du hasard, ce dernier a souvent marqué des points. La « religion » de la compétition qui baigne notre culture, et dont les Jeux olympiques sont un des offices les plus solennels et suivis apparaît alors comme parfaitement arbitraire et non imposée par un quelconque ukase de la nature »¹⁰².

Il conclut qu'en quelque sorte, la compétition fut une mauvaise rencontre pour le sport. Qui, non seulement réduit considérablement voire annule l'intérêt du jeu, mais en plus développe une vision abominable de l'être humain : « Par la réponse implicite qu'ils donnent au sens de la vie en commun, les Jeux, en mettant l'accent sur la compétition, sont devenus dangereux. »¹⁰³.

Sa proposition est donc de séparer le sport de la compétition, la compétition n'ayant pas de justification. « Quand on est 4^e aux Jeux olympiques, ça veut dire qu'on a fait une performance extraordinaire. Quand on pleure, ça prouve bien qu'il y a une erreur quelque part. Être sur le podium c'est simplement une satisfaction, une gloriole. Les larmes des 4^e prouvent qu'on cherchait la gloriole, il vaudrait mieux pas. Alors, j'ai proposé à Monsieur Rogge¹⁰⁴ de brûler tous les podiums la veille des J.O de 2012 »¹⁰⁵.

97 FOUCAULT, Michel. *Naissance de la biopolitique*, Cours au Collège de France, 1978-1979, éditions Seuil, Paris, 2004.

98 Contrairement à une idée courante, cette formule n'est pas de Darwin mais de Spencer. Pour une histoire détaillée de cette phrase voir : http://en.wikipedia.org/wiki/Survival_of_the_fittest.

99 Il faut signaler que Spencer lui-même fait un parallèle entre « la lutte pour la vie » et le sport, il est ainsi l'un des premiers, sinon le premier à proposer une sociologie du sport. Voir Jean-Paul CALLÈDE, *La sociologie française et la pratique sportive (1875-2000)* Maison des sciences d'Aquitaine, 2007, p. 38-46.

100 DE COUBERTIN, Pierre. « La force nationale et le sport » in *La revue des deux-mondes*, 15 février 1902, p. 916-924. Cité par J.M. BROHM, Pierre de Coubertin, *Le seigneur des anneaux, aux fondements de l'olympisme*, éditions Homnisphères, p. 88.

101 JACQUARD, Albert. Ibid., p. 61.

102 JACQUARD, Albert. Ibid., p. 63.

103 JACQUARD, Albert. Ibid., p. 111.

104 Président du comité olympique international (CIO).

105 JACQUARD, Albert. *La performance ; art de jouer, art de vivre*, éditions du REPS Aquitaine; 2005, p. 240.

Le souhait de Jacquard serait que les rencontres sportives soient une excuse pour se rencontrer, pour passer du temps ensemble. Il faudrait que les rencontres sportives deviennent surtout des fêtes : « ce sont toutes les activités humaines, même très éloignées du sport, qui devront contribuer à ces fêtes. Il ne s'agira pas de courir plus vite ou de sauter plus haut, mais de contribuer à une mise en commun des émotions et des espoirs, qui nous permettra enfin de vivre et de sourire ensemble »¹⁰⁶.

Jean-Marie Brohm : la compétition sportive comme pendant à la compétition du marché ?

Deux sources idéologiques permettraient de placer la compétition comme moteur de nos vies : la théorie de l'évolution ou sa lecture particulière, et la théorie libérale de l'économie. On a regardé, avec Albert Jacquard, la première et ses liens avec le sport. Nous allons maintenant nous occuper de la seconde en suivant les analyses de Jean-Marie Brohm.

Ces travaux suivent une certaine continuité. L'intention d'Albert Jacquard était de dénoncer la justification de la compétition sportive par la théorie de l'évolution et de montrer que non seulement la compétition n'était pas un moteur pour le progrès, mais qu'au contraire, elle appauvrisait nos vies. Les travaux de Jean-Marie Brohm, visent, eux, à comprendre pourquoi le sport et la compétition s'agencent si bien et pourquoi ils se potentialisent si bien l'un l'autre.

Les deux auteurs dénoncent la compétition. Mais, chez Jacquard il y aurait une erreur « de lecture » à corriger, alors que, comme nous le verrons par la suite, Brohm parle au contraire d'une adéquation très forte du sport avec notre société capitaliste.

Selon Jean-Marie Brohm le point de départ est la réification du corps dans le sport où le corps est perçu comme une chose, comme une machine. Mais pour lui, cette vision du corps, qu'il dénonce, dépasse le domaine sportif : « De même que Marx a dénoncé sans cesse les effets du machi-

nisme capitaliste sur l'ouvrier, il nous faut aussi critiquer les effets sur l'individu de la pratique sportive telle qu'elle tend à s'établir de manière dominante : la compétition. Le sportif est enchaîné à son activité, le sport l'aliène, le rive à ses mécanismes ».¹⁰⁷ Le type de rapport au corps est le même : « ... le travailleur voit ses gestes rationalisés, ils deviennent une concrétisation, une cristallisation de l'espace, c'est-à-dire qu'ils sont canalisés dans l'espace, qu'ils sont codifiés. Cette rationalisation mécanique se retrouve dans le sport, qui est la rationalisation la plus extrême du geste naturel »¹⁰⁸.

Jean-Marie Brohm va même encore plus loin, car la réification n'est pas une simple coïncidence ou une déviance dans le sport, il s'agit – selon lui – du véritable rôle social du sport, de sa vocation...

« La manipulation du corps s'inscrit dans un double processus : celui de la sublimation répressive, celui de la désublimation répressive. Ces processus concernent le contrôle et la domestication des pulsions et des aspirations de l'organisme, notamment son énergie érotique. Ils aboutissent à la question centrale de la culturalisation de l'individu ; la répression du principe de plaisir, dont le corps est l'agent et le porteur... la subordination au principe de réalité, dont le contenu est le condensé des impératifs et des normes de la société de classe. Si la sphère du travail exploité est le domaine de la répression pure, le domaine des loisirs, de la culture de masse est le règne de l'auto répression « librement consentie »¹⁰⁹.

La compétition sportive, avec son exigence de performance, permet de garder le corps productif pendant le temps libre. Selon Brohm, le sport n'est pas une forme de jeu, au contraire, il s'y oppose.

En effet, la place pour le plaisir, pour l'amusement y est inexistante. Plus encore, le sport est un rapport aliéné au corps prenant une forme ludique, c'est-à-dire un rapport

106 JACQUARD, Albert. *Halte aux Jeux*, ibid., p. 117.

107 BROHM, Jean-Marie. « Sociologie politique du sport » in *Partisans*, N° sport culture et répression, Maspero, p. 17.

108 BROHM, Jean-Marie. Ibid., p. 27.

109 BROHM, Jean-Marie. « La sublimation et la désublimation répressive » in *Partisans*, N° 43 sport culture et répression, Maspero, p. 67.

qui se détourne du *corps-sujet de désirs* pour passer à un corps objet performant.

Cette analyse débouche donc sur une conclusion beaucoup plus radicale : sport et compétition sont quasi indissociables. De surcroît, c'est plus largement toute recherche de performances qu'il faut bannir du sport. En effet, on peut certes faire du jogging tout seul. Or, dès que l'on chronomètre son parcours, dès que l'on cherche à dépasser une performance, on rentre de nouveau dans un rapport productif au corps, en mettant de côté le principe du plaisir.

François Bigrel : repenser la performance...

Ce travail sur le sport se démarque de ceux de Jacquard et de Brohm, notamment parce que François Bigrel a une carrière de sportif et de formateur d'entraîneurs de haut-niveau.

Sa vision de la compétition est donc plus complexe. Il constate que, dans la pratique, la compétition ressemble majoritairement à ce que Jacquard décrit, mais avance la possibilité d'un autre type de compétition. « Le mot compétition vient du latin « cum » qui signifie « avec » et « petere » qui signifie « chercher à atteindre ». On ne retrouve donc pas au plan étymologique la connotation négative... l'occasion d'un abaissement de l'adversaire. L'adversaire est au contraire celui qui permet de se dépasser, car il offre à l'Autre un problème que cet Autre juge digne de lui être posé. Il faut pouvoir remercier cet adversaire d'avoir eu l'intelligence et l'à propos de poser ce problème. Malheureusement peu en usage aujourd'hui, cette position éthique est la seule possible si on veut que le phénomène sportif continue de créer une culture humaine »¹¹⁰.

La compétition peut ainsi devenir une manière de problématiser la pratique sportive. François Bigrel avance que si cette dimension de problématisation est absente de la compétition, c'est parce qu'on a auparavant trop simplifié

les choses. En d'autres termes : si la compétition se réduit à déterminer qui gagne et qui perd, c'est qu'on a évacué la complexité des choses en amont.

« Nos attentes sont, d'une façon générale, beaucoup plus centrées sur la méthodologie de l'entraînement que centrées sur ce à quoi l'entraînement est censé servir. Nous souhaitons maîtriser la préparation de quelque chose que nous n'avons pas, et que nous ne prenons pas encore aujourd'hui, suffisamment, la peine de préciser. Cette relative mise à distance de la performance au profit d'une recherche systématique de méthodes d'entraînement est d'ailleurs tout à fait française... Nous restons sans doute influencés par Descartes et son « discours de la méthode » qui nous assurait que bien conduire son esprit suffisait à découvrir la vérité pleine et entière de ce qui est visé. Par ailleurs nous savons qu'il est difficile d'échapper à la séduction qu'exerce la méthode dont les aspects concrets rassurent toujours »¹¹¹.



« Grease » réalisé par Randal Kleiser .
Le sport va-t-il dompter le jeune révolté ? C'est toujours la même question que se posent les éducateurs depuis Coubertin.

Cette remarque nous ramène au début de notre étude. L'entraînement est le moment où l'on peut mettre en œuvre une « normalisation » du sportif, le moment où l'on peut réduire le sport à une question de technique. Lorsqu'il parlait de l'apparition de la technique disciplinaire dans l'armée, Foucault constatait déjà que la grande différence est qu'auparavant le soldat était quelqu'un avec certaines qualités. A partir de la « Seconde moitié du XVIII^e

110 BIGREL, François. La performance ; art de jouer, art de vivre, éditions du CREPS d'Aquitaine, 2006, p. 17.

111 BIGREL, François. La performance humaine : à la recherche du sens, op.cit, p. 22.

siècle : le soldat est devenu quelque chose que l'on fabrique ; d'une pâte informe, d'un corps inapte, on a fait la machine dont on a besoin ; on a redressé peu à peu les postures ; lentement une contrainte calculée parcourt chaque partie du corps, s'en rend maître, plie l'ensemble, le rend perpétuellement disponible, et se prolonge en silence, dans l'automatisme des habitudes... »¹¹².

Or, c'est la gymnastique qui sert à fabriquer des soldats et qui servira plus tard de base pour l'entraînement.

Si le sport est pauvre au niveau du sens, c'est parce que c'est l'entraînement, conçu comme un dressage, qui en est le centre. On repère les futurs champions par les capacités qu'ils montrent à l'entraînement. On leur demande lors des compétitions de mimer ce qu'ils ont appris lors de l'entraînement.

Depuis leurs expériences, François Bigrel et quelques autres entraîneurs fustigent ce modèle. Leur proposition est de mettre la performance au centre, et cela donne un tout autre résultat :



« *The Golden Games* » réalisé par Fabio Menilla.
Les J.O. de Mexico en 1968. Un très beau et très cher revêtement à été utilisé pour le stade olympique, beaucoup de records ont été battus. Un historien du sport explique donc que ce furent des jeux bien réussis, malgré le fait que la répression contre les opposants ait causé plus de 100 morts.

La rencontre

La rencontre sportive, ce moment où la performance devient centrale, n'est plus le résultat de l'entraînement, le moment de vérité d'un individu (celui dans lequel on peut

vérifier s'il est un champion ou pas), mais un moment de création. C'est pourquoi on peut retrouver toute la complexité, la richesse de ce moment qui ne se réduit plus à un bilan comptable des capacités des uns et des autres.

« En général, un phénomène défini comme complexe est considéré comme non réductible à un modèle théorique connu et indivisible en « parties » qui pourraient être étudiées séparément. Le grand nombre de variables impliquées, ainsi que les modifications constantes de chacune d'entre elles, interdit de pouvoir monter la chaîne causale qui permettrait de les répertorier et de comprendre leur jeu. Sensible aux « conditions initiales » infinies qui la définissent, la situation de compétition peut être considérée comme complexe. Elle ne possède aucune organisation définissable a priori et se présente donc à chaque fois dans toute sa singularité et son imprévisibilité »¹¹³.

Ou, dit autrement :

« Se déroulant toujours au présent, toute situation a, du fait de sa dimension complexe, un caractère d'imprévisibilité dû à la fois au renouvellement permanent des circonstances et à la constante évolution du sujet qui la vit. Cette complexité représente une « contrainte » que le sujet a ou n'a pas toujours choisie de rencontrer, mais qu'il doit surmonter en s'en « jouant »... La performance humaine est un acte marquant une « différence » par rapport à la façon dont d'autres pourraient se comporter dans les mêmes circonstances. Cette différence est la condition même de sa réussite. C'est donc un événement »¹¹⁴.

Comme la compétition sportive est un événement, elle ne peut plus être considérée comme le moment où l'on vérifie qui est gagnant et qui est perdant. En tout cas, être le gagnant ou le perdant ne concerne plus l'être de chacun, mais ce qu'on a pu faire dans une situation particulière. Mieux, la compétition peut désormais être créatrice de

112 FOUCAULT, Michel « Surveiller et punir » éditions Gallimard 1975, p. 159-160.

113 BIGREL, François. *La performance humaine : à la recherche du sens*, op. cit.

114 BIGREL, François. *La performance ; art de jouer, art de vivre*, op. cit, p. 17.

sens. Car c'est le moment où, confronté à un problème que l'on ne pouvait prévoir, on invente une manière de faire. Mais elle le sera seulement s'il s'agit d'une rencontre entre deux singularités et s'éloigne de la comparaison chiffrée, du bilan comptable. Elle doit échapper à l'évaluation des capacités des compétiteurs à faire la même chose, mais plutôt proposer de travailler la manière de faire de chacun. Dans ce cadre, se confronter ne revient pas à fabriquer une hiérarchie parce que chacun a un style propre. « Ce chemin du sens est profondément personnel et intime... Il repose sur un engagement choisi, un désir qui définit en même temps notre pouvoir d'agir et les obstacles à surmonter, ... »¹¹⁵.

Vue de cette manière, la compétition sportive ne justifie en rien la compétition au niveau social. En effet, la compétition sociale n'a rien d'une expression d'un style propre mais, au contraire, a tout d'un formatage disciplinaire pour être le plus rentable possible. Un combat pour devenir des hommes sans qualités, sans particularités capables de mettre en œuvre des compétences standardisées. La compétition telle que l'envisage François Bigrel va, au contraire, dans le sens du lien social, de la rencontre.

Le repérage

Établi en fonction d'une compétition où l'invention de styles particuliers a toute sa place, le repérage n'est plus une comparaison, plus ou moins rigoureuse, des jeunes d'aujourd'hui avec les champions confirmés. Un repérage en fonction d'une compétition comme moment de création se doit de laisser la porte ouverte à l'inattendu, au désir, plutôt que d'évaluer des compétences abstraites dont on suppose arbitrairement que la performance est composée.

« Je voudrais aussi aborder la détection pour dire que je ne crois pas à son efficacité. Tous les exemples ou presque, car il y a des exceptions, démontrent que ça ne marche

pas... Je crois que l'idée qu'ayant analysé la performance de l'athlète de haut-niveau au temps « t », ceux des enfants qui répondraient au profil en devenir de cet athlète auraient plus de chances de devenir des athlètes de haut niveau. C'est ce qu'il y a derrière cette idée de détection, on va déterminer les compétences et des qualités ; sauf qu'entre le moment où se révèlent les compétences et le moment où cet enfant deviendra un athlète, tout aura changé... Par contre, je crois à l'idée d'accompagnement, il y a des potentiels qui émergent et qu'il faut accompagner, ce qui impose de dire ce que l'on entend par ce terme, ce qu'il porte comme vision de l'adaptabilité, de curiosité, de plaisir, de recherche, d'inventer. »¹¹⁶.

Il ne s'agit plus d'un repérage qui tente de déceler si tel ou tel individu est un bon matériau pour fabriquer un champion dans une discipline donnée. Il est grand : basket, il est fort : haltérophile. Mais qui prend en compte la complexité de l'individu qu'il a en face de soi... On ne peut prévoir ce qu'un individu deviendra, parce que ce qu'il deviendra est aussi lié au désir, à des rencontres, à ce que l'on peut inventer... Ce qui permet aussi d'enrichir un sport avec d'autres profils, d'autres manières de faire.

Cette réflexion vaut certainement dans d'autres domaines, la volonté de détecter à trois ans qui sera un criminel et qui a les compétences pour être pilote de ligne hante l'ensemble des systèmes éducatifs et de formation. Avec le travail de François Bigrel, le sport est cette fois-ci un moyen de penser la société.

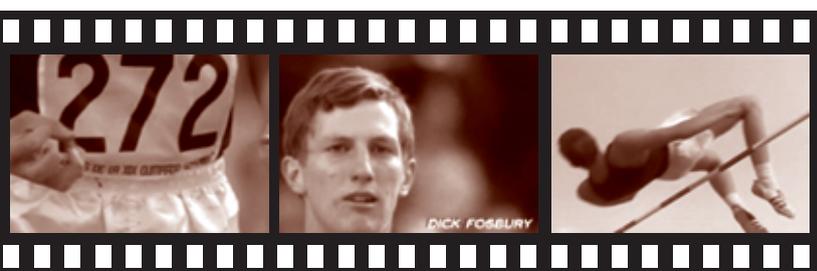
L'entraînement

Non plus un moyen de discipliner, mais l'art d'accompagner le développement d'un style propre.

« Malheureusement, souvent considéré comme une machine triviale qui doit se limiter à reproduire au mieux les gestes auxquels on lui a demandé de se conditionner à

115 BIGREL, François. *La performance humaine : à la recherche du sens*, éditions du CREPS d'Aquitaine, 2006, p. 85.

116 FAUQUET, Claude. « Que sait-on de la performance de haut niveau » in *L'entraîneur face aux sciences*, éditions du CREPS de Toulouse Midi-Pyrénées, p. 35.



« Objectif Pékin 2008 » Éditions RH prod.
Fosbury invente un nouveau style de saut en hauteur.

l'entraînement, le sportif rate alors ce qui fait le cœur des pratiques et qui consiste à exprimer au mieux la condition humaine dont nous savons aujourd'hui qu'elle a, pour s'élaborer, à voir avec l'aptitude à affronter l'imprévisible »¹¹⁷.

François Scribot parle donc de deux types d'entraîneurs « l'entraîneur pasteur » détient les savoirs... il est celui qui transmet son savoir aux athlètes « pages blanches » sur lesquelles il inscrit LA vérité. L'entraîneur « passeur » est celui qui est persuadé que la performance appartient d'abord au pratiquant et que, de ce fait, son action est de l'ordre de tout ce qui peut favoriser la construction de la performance par l'acteur lui-même. »¹¹⁸.



« Objectif Pékin 2008 » Éditions RH prod.
Les salles d'entraînement sont devenues des laboratoires scientifiques.

Ainsi, l'entraînement se trouve être le moment charnière. Il doit prendre l'athlète dans toute sa complexité et le préparer à la compétition, c'est-à-dire pour un moment imprévisible et singulier. Vu l'imprédictibilité de la rencontre sportive, aucune manière de faire n'est « bonne » à priori et donc, fort de ce principe, l'entraînement dépassera le formatage du corps. Au contraire, il pourra devenir une manière de le singulariser, de le développer dans son style propre.

117 BIGREL, François. « Une double acception de la performance » in *L'entraîneur face...*, op.cit, p. 37.

118 SCRIBOT, François. « Sport et Sciences : les enjeux de la connaissance » in *L'entraîneur face...*, op.cit, p. 22.

En guise de conclusion

Le sport tel qu'on le pratique majoritairement est trop simple, non pas trop facile, mais trop réduit. Que ce soit dans le rapport au corps qu'il développe, dans le type d'investissement social qu'il permet, dans les images qu'on en fait, ou dans les récits qu'on en tire.

Les trois analyses que l'on a proposées ci-dessus sont très différentes, mais toutes trois s'accordent finalement à proposer une piste pour avancer dans une autre dynamique. Albert Jacquard nous invite à revenir sur la spécialisation du sport et à laisser donc la possibilité d'un investissement social du sport. C'est en ce sens qu'il faut entendre sa volonté de revenir à des fêtes dont le sport n'est qu'un élément. C'était le cas lors des J.O. dans l'Antiquité où trois des six jours de ces Jeux étaient exclusivement dédiés aux rituels religieux. Mais on l'a vu, c'est déjà le cas dans certaines disciplines un peu marginales comme le surf ou le skate qui mélangent les arts, la fête, les rencontres lors des grands meetings ou démonstrations, voire même dans leurs pratiques plus quotidiennes.

Pour Jean-Marie Brohm le sport moderne a comme fonction de simplifier, d'unidimensionnaliser le « temps libre ». Il ne peut devenir autre chose qu'un « opium du peuple » à moins de se débarrasser de toute idée de performance au profit de l'expression complexe du désir.

Le travail de François Bigrel propose une approche différente. Pour lui, la simplification se fait à l'intérieur de la pratique sportive. Le choix se pose entre formater quelqu'un à la bonne manière de faire, ou l'aventure singulière du style propre. La pratique majoritaire est, encore une fois, de proposer une bonne manière de faire. Mais ce que propose Bigrel, c'est d'explorer une autre voie où l'important est de trouver le sens de ce qu'on fait. La question centrale est peut-être cela, retrouver dans nos pratiques la question du sens, cette proposition on peut la généraliser.

En guise de conclusion transitoire... De la société au sport puis du sport à la société.

Notre démarche a été de partir des modèles de société qui ont imprégné le sport de leurs visions et de leurs valeurs.

Le sport moderne a été investi par différents pouvoirs. Nous pouvons pleurer le sport pur d'antan, celui qui n'a jamais existé. Et faire toutes sortes d'incantations pour demander au

sport de tenir sur ces « vraies » valeurs, c'est-à-dire le rôle que les moralistes du XIX^e siècle lui ont demandé de tenir, et qu'il n'a jamais tenu. On peut aussi se gaver d'un sport spectaculaire et de mauvaise qualité. Dans tous ces cas, on demande au sport d'être une pratique simple, pauvre, répétitive, abstraite et superficielle.

Nous sommes donc revenus au point de départ, où le sport est une activité complexe, que la théorie et la pratique ont pourtant rendue trop simple et trop abstraite. Mais en même temps, peut-être que le voyage nous aura été profitable, qu'il nous aura apporté un peu de la complexité des pratiques et un peu de concret dans la théorie.

En dehors de ces autoroutes parallèles que sont le moralisme et le consumérisme, il y a peut-être un sentier qui consiste à enrichir la pratique sportive, à retrouver dans le sport des dimensions multiples et contradictoires de la vie, comme il est possible de rencontrer dans tous les autres domaines de la vie.

Il ne s'agit plus simplement de constater les liens entre le sport et la société, ce qui est une évidence. Mais de tenter de penser, dans la pratique sportive, les enjeux qui la traversent. Ce serait peut-être une manière de développer la qualité du sport, ce serait aussi, sans nul doute, un moyen pour que le sport devienne une source de savoir pour notre société dans des domaines comme le corps, la performance, l'apprentissage, etc¹¹⁹.

Il ne s'agit donc pas de le voir comme un miroir ou un indicateur qu'on interprète, mais comme une véritable expérience humaine à partir de laquelle on peut produire des savoirs.



Un homme finit le marathon à bout de forces, il s'écroule.

119 Les travaux de François Bigrel me semblent être un exemple très intéressant de ces savoirs que l'on peut produire à partir du sport.

Bibliographie

- BOURDIEU, Pierre. « Comment peut-on être sportif ? » in *Le métier de sociologue*, éditions de Minuit.
- BARTHES, Roland. *Mythologies*, Paris, Seuil, 1957.
- BENASAYAG, Miguel ; DEL REY, Angélique. *Eloge du conflit*, éditions de La découverte 2007.
- BENASAYAG, Miguel. *La santé à tout prix : médecine et biopouvoir*, éditions de La découverte.
- BIGREL, François. *La performance ; art de jouer, art de vivre*, éditions du CREPS, Aquitaine, 2004.
- BIGREL, François. *La performance humaine : à la recherche du sens*, 2009.
- BLOCISZEWSKI, Jacques. « Mexique-France : un style télé très anglais », article paru dans *Le Monde* du 18/06/2010.
- BOURG et GOUGE. *Economie du sport*, Paris, éditions La Découverte, 2005
- BRHOM, Jean-Marie. « La sublimation et la désublimation répressive » in *Partisans*, n° sport culture et répression, Maspero.
- BRHOM, Jean-Marie. « Sociologie politique du sport » in *Partisans*, n° sport culture et répression, Maspero.
- BROHM, Jean-Marie; Pierre de Coubertin. *Le seigneur des anneaux. Aux fondements de l'olympisme*, éditions Homnisphères.
- BROUCHON, Jean-Paul. *Histoires des Jeux Olympiques*, éditions Jacob-Douvenet.
- COLLECTIF. *L'entraîneur face aux sciences*, éditions du CREPS de Toulouse Midi-Pyrénées.
- DE COUBERTIN, Pierre. « La force nationale et le sport » in *La revue des deux-mondes*, 15 février 1902.
- DELEUZE, Gilles. *L'image-temps*, éditions de minuit.
- DIANA, Jean-François. « Les enjeux du ralenti... » in *Montrer le sport*, Cahier de l'INSEP, hors série, 2000.
- ELLIAS, Norbert ; DUNNING, Éric. *Sport, la violence maîtrisée*, Paris, Fayard, 1994.
- FOUCAULT, Michel. « Les mailles du pouvoir » in *Dits et écrits*, éditions Gallimard.
- FOUCAULT, Michel. *Surveiller et punir*, éditions Gallimard, 1975.
- GODARD, Jean-Luc. « Le cinéma ment pas le sport », in *L'équipe* du 9 mai 2001.
- GUTTMANN, Allen. *Du rituel au record*, éditions L'Harmattan.
- JACQUARD, Albert. *Halte aux jeux*, Éditions Stock.
- JACQUARD, Albert. *La performance ; art de jouer, art de vivre*, éditions du REPS Aquitaine, 2005.
- RIORDAIN et CANTELON. Article « URSS » in *Histoire du sport en Europe*, éditions L'Harmattan.
- SCHAEFFER, Jean Marie. *La fin de l'exception humaine*, éditions Gallimard.
- TERRET, Thierry. *Histoire du sport*, éditions PUF.
- THIBAUT, Jacques. *Sports et éducation physique 1870-1970*, éditions Vrin.
- VIELLE-MARCHISET, Gilles. *Sport de rue et pouvoirs sportifs*, Presses universitaires de Franche-Comté, 2003.
- VIGARELLO, Georges. « S'entraîner » in *Histoire du corps vol 3*, éditions du Seuil 2006.

Les cahiers du Fil rouge

Collection

- N°1 "Fil rouge. En quête de sens..."
- n°2 "L'emploi des jeunes à Bruxelles"
- n°3 "Cohésion sociale en questions"
- n°4 "Cohésion sociale à Bruxelles :
textes légaux"
- n°5 "Cohésion sociale : actes du colloque
du 28 mars 2006"
- n°6 "L'accessibilité des NTIC :
un enjeu de démocratie !"
- n°7-8 "Mohamed El Baroudi, un « Fil rouge » de 40 ans
d'immigration marocaine à Bruxelles."
- n°9 "Regards sur la cité – Quatre projets de Cohésion
sociale à Saint-Gilles."
- n°10-11 "Reflets du Parcours de la Diversité
à Saint-Gilles 2008."
- n°12 "Pour une Université Populaire à Bruxelles."
- n°13 "Développons durable ...
Entre concept et réalisations."
- n°14 Sport et société :
pour une critique du sport

À paraître

- n°15 Autour du 5^{ème} printemps des
Universités Populaires

Avec le soutien de

Communauté française – Service de l'Education permanente
Actiris – Projets ACS – n°041003 et 010074
Commune de Saint-Gilles
Commission Communautaire Française

